

Ateliers d'écriture

au Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups –
parc et maison de Chateaubriand

Recueil
2021-2022

Les contes de la ruche
ateliers conçus et animés
par **Valérie Valeix**

Département des Hauts-de-Seine
Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand
ISBN : 979-10-93187-53-2
Mars 2024
Reproduction interdite © tous droits réservés

Conception et animation des ateliers, résumés des séances : Valérie Valeix
Édition, relecture et mise en page : Olivia Sanchez

Depuis 2015, le Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand propose des ateliers d'écriture, alliant partage du plaisir des textes et diversité des écritures.

Ces ateliers sont au cœur du projet de développement de la maison de Chateaubriand.

Ils contribuent à l'un des enjeux majeurs d'une maison d'écrivain : encourager la pratique et susciter l'envie d'écrire.

Depuis 2017, la maison de Chateaubriand a choisi de confier l'animation de ces ateliers à des auteurs contemporains, dont l'accueil constitue un apport important dans la vie de la maison, hospitalière à toutes les écritures.

Le présent recueil réunit des textes écrits de janvier à juin 2022 par les participants aux ateliers d'écriture « Les contes de la ruche », conçus et animés par l'auteure Valérie Valeix.

Nous remercions chaleureusement les participants qui ont bien voulu nous transmettre un ou plusieurs de leurs textes pour publication, afin de partager avec le plus grand nombre le plaisir de l'écriture et de la lecture :

Carmen Ferchault
Claude Fontaine
Pascale Hamon
Anna Ligier
Dominique M.
Geneviève R.
Laurent Ribadeau Dumas
Catherine Ricard
Catherine Siemons
Pascale Sueur

ainsi que Valérie Valeix pour son implication, la qualité et la richesse de ses ateliers, spécialement conçus pour la maison de Chateaubriand, qui ont été très appréciés et accueillis avec enthousiasme par les participants.

On trouvera pour chaque séance un résumé au début de chaque chapitre, et pour chaque exercice d'écriture les consignes données par Valérie Valeix aux participants.

Les textes sont reproduits dans leur intégralité, tels qu'ils ont été reçus de leurs auteurs ; seules quelques coquilles, fautes et ponctuations ont été corrigées.

Atelier du 15 janvier 2022

D'une abeille à l'autre

Après avoir observé trois photographies évoquant la vie des abeilles, nous fermerons les yeux pour laisser couler les idées que ces tableaux nous auront suggérées, de la façon la plus brute possible, et, à partir de ces idées, nous imaginerons un court texte où toutes trouveront leur place.

— Consigne 1

Après sa rupture politique avec Napoléon en 1804, Chateaubriand achète la Vallée-aux-Loups en 1807 et y vit pendant dix ans. En se promenant dans son parc, il y aperçoit des abeilles. Imaginer un court texte narratif dans lequel on se met dans la peau de Chateaubriand lui-même, en introduisant les quatre mots suivants : fleur, soleil, couleur, vie. Dans un second temps, conclure de manière brève son texte en utilisant l'un des mots suivants : mort, paix, amertume.

J'aime les matins qui suivent une rupture. Une dispute n'est-elle pas la cruelle manière de rompre ? Seule la fleur et son abeille ont le pouvoir de me rendre goût à l'existence. L'une et l'autre. Indissociables, éternelles, puissantes à guérir le cœur d'un homme meurtri.

Cette prairie, sereine, pareille à l'odalisque alanguie, c'est mon soleil. Plus chaud et brûlant qu'Hélios sur son char. Elle est mille couleurs, contraste saisissant avec le gris des chevaux de bataille et les rivières écarlates charriant les corps des soldats tombés. Entre le champ de mort ou le pré fleuri, j'ai

choisi. C'est la vie qui doit triompher, passionnément, éternellement. Elle est ruche bourdonnante. Reine, ouvrières, guerrières, abeilles vous êtes parfaites. La beauté du jour levant fait de moi un être apaisé par la simple grâce d'un insecte aux ailes translucides. La nature, sorcière redoutable, dispense sans compter ses sorts, ses bienfaits infinis. Plus de querelles, plus de larmes, plus d'amertume. La paix, rien que la paix.

Carmen Ferchault

Le *soleil* d'été inonde la prairie qui s'étend en aval de la Maison de Chateaubriand.

La brume de chaleur vibre dans la touffeur suffocante et fait scintiller les fétus de paille qui dansent dans le soleil d'or.

Point de coin d'ombre. Point de recel humide dans l'espace arboré qui enserme la prairie jaunie par la sécheresse implacable.

Les feuilles du Jenko s'inclinent vers le sol poussiéreux. Certaines planent déjà et se détachent de leur branche en titubant, déshydratées. Les pétales fripés s'inclinent sous mon regard las.

Les *fleurs* elles-mêmes luttent pour rayonner, rouge pour les magnolias, bleu pour les rhododendrons.

Mille insectes bourdonnent et offrent une note affairée à la scène champêtre.

Autour des deux ruches, les abeilles volètent, entrent et sortent tels des escadrons à l'assaut des bosquets *colorés*.

Point de promeneurs dans cette chaleur étouffante.

Seule, je me promène sans hâte le long du sentier circulaire.

J'ai l'impression de participer à la *vie* dansante de la nature libérée.

Loin de l'agitation de la ville, le parc est un écrin de *paix* qui se déploie sous mon regard émerveillé.

Claude Fontaine

Chateaubriand se promène dans son cher jardin. « Arpente » serait un terme plus juste car la colère ne le quitte pas. À grands pas, il rejoint le bosquet où il vient de planter des arbrisseaux. Il s'en inquiète beaucoup, prend soin d'eux, veille à ce qu'ils soient suffisamment arrosés afin de devenir de beaux

et robustes arbres. Il espère ardemment être là à leur apogée mais il sait que le temps d'un arbre n'est pas celui d'un homme. Il lui semble qu'il leur a donné toutes les chances pour croître magnifiquement ; leur exposition mi-ombre, mi-soleil est parfaite selon lui. De plus, ils pourront converser avec leurs aînés, proches voisins ; il sent que les humains ne sont pas les seuls à pouvoir communiquer, les autres êtres vivants, faits de poils, de plumes, d'écaillés, de sève, le font aussi, et de manière peut-être plus subtile et intelligente, s'il en juge les difficultés qu'il rencontre avec ses pairs.

Cette pause auprès de ses dernières plantations l'a un peu calmé. Il peut réfléchir sereinement, avec moins de passion. Qu'a-t-il besoin de placer son énergie et son temps dans les affaires humaines qui ne manquent jamais d'être décevantes ou désespérantes ? C'est ici qu'il se sent le mieux, parmi les fleurs qui s'épanouissent dans cet espace qu'il imagine comme un écrin, accueillant des dizaines d'abeilles, vibrantes de vie et de couleur. C'est une leçon que ces insectes lui donnent : rester autour de ces pavots transparents de lumière et jouir de l'instant, en paix avec lui-même.

Pascale Hamon

Il pleut. Un fin soleil transperce les nuages et éclaire le parc d'une lumière diaphane. Il monte dans l'air une odeur de terre mouillée. Ce parfum chargé de toutes les énergies d'un jour nouveau emplit le cœur de François-René et l'écrivain soupire. Cette vie qui palpète devant lui, parcelle de pur bonheur, personne ne peut lui ravir. Dans cet espace infini, il n'y a ni abeille, ni couleur vive, ni fleur, ni frondaison nouvelle et pourtant cette saison hivernale, symbole de toute une végétation à l'agonie est pour lui le spectacle vivant de la toute-puissance divine.

Alors, François-René imagine sans peine le printemps prochain. Il sublime ces instants de communication suprême où son âme est en parfaite harmonie avec le grand architecte de l'univers. Jamais la vie ne lui a paru si belle et c'est, à cet instant, tout le miel de la terre qui vibre devant lui.

Même si la mort d'un jour appelle la naissance d'un autre qui lui ressemble tout autant, François-René est à l'unisson avec ses arbres.

Anna Ligier

Le printemps est là

Après la pluie de ces derniers jours, le soleil est de retour sur la campagne. L'eau avait tout envahi : les champs, les sous-bois, les chemins. Elle s'est retirée peu à peu, emportée par les brumes matinales qui dominent encore au petit matin.

Mais très vite, ces brumes reculent face aux rayons du soleil. Fraîche à la levée du jour, l'atmosphère se réchauffe très rapidement. Comme ankylosée par les bourrasques, la nature semble sortir de sa torpeur. Tout semble s'éveiller : les bruits, les senteurs, les couleurs... La vie se remet en mouvement. Même la croissance des feuilles, qui semblait comme arrêtée, s'est remise en marche. Les arbres, décharnés par l'automne et l'hiver, se couvrent à nouveau d'une parure vert tendre.

Dans les champs, l'herbe a repoussé, elle aussi. Comme débarrassées du poids de l'eau, les fleurs s'enhardissent, provoquant une explosion de couleurs : jaune, rouge, mauve, bleu... Les abeilles s'en donnent à cœur joie, passant d'une corolle à l'autre, ne sachant plus où donner de la tête. Les fourmis, plus collectives, marchent en file indienne. Dans les airs, les oiseaux s'élancent, comme enivrés. Après un très long périple, les hirondelles, bruyantes, vont et viennent, accélèrent, ralentissent, se poursuivent, se répondent. Plus sages, les moineaux, qui ont erré tout l'hiver pour trouver à manger, picorent çà et là, avant d'attraper au vol un insecte imprudent.

La brise, légère, emporte quelques poussières et les dernières feuilles mortes. Partout, ce ne sont que bruissements, bourdonnements, sifflements saccadés. Le temps est comme suspendu. Toute colère, toute amertume ont disparu. Tout n'est plus que plaisir et volupté. Le printemps est là.

Laurent Ribadeau Dumas

Comme chaque matin, je décidai de faire le tour de mon parc chéri. Ma colère intérieure restait profonde, me cisailait. Il fallait que je marche, que je parle à mes arbres, que j'enserme leur tronc !

Chaque pas devait être comme une grande respiration et le fut réellement. Le salut me vint de cette pérégrination rituelle.

Je remplis mon cœur de la fraîcheur de la rosée, des couleurs des fleurs en ce printemps naissant. Je baignai mon visage au soleil du matin. La nature me transmettait sa vigueur. J'entrais peu à peu dans une parenthèse enchantée. Mes arbres récemment plantés me parlaient de leur joie de germination. Je me souvenais de toutes ces graines plantées, une à une, avec amour. Mon regard se portait vers la terre puis le ciel. Je sentais le langage secret de la vie me pénétrer.

Et soudain, je fus le sujet d'une autre expérience magique qui éloigna définitivement la boule de colère contenue dans mon cœur.

Non loin de la grille d'entrée et du ru qui coule près de là, je vis quatre à cinq fleurs qui me semblaient être des pavots et autour d'elles j'entendis un bourdonnement. Je m'approchai et là, à ma grande surprise, j'aperçus une dizaine d'abeilles sauvages butinant.

Je me sentais étrangement au spectacle, comme peut le vivre celui qui s'installe au théâtre. Je me laissai aller et je voletai avec l'une et l'autre de ces abeilles, devenant tour à tour l'une d'elles. Je ressentis alors le plaisir qui devait être celui de butiner, de recueillir le pollen.

Un ravissement m'envahissait. Comme la Nature était généreuse et belle !

Tous mes soucis semblaient disparaître un à un. Je n'étais plus que valse d'abeilles tourbillonnantes.

Ce matin-là, je revins rasséréiné pour une autre journée d'écriture. Je retrouvai ma Tour, nourri d'une sève revigorante.

L'amertume avait fait place à la sérénité.

Catherine Siemons

— Consigne 1 – variante

Après sa rupture politique avec Napoléon en 1804, Chateaubriand achète la Vallée-aux-Loups en 1807 et y vit pendant dix ans. En se promenant dans son parc, il y aperçoit des abeilles. Imaginer un court texte narratif dans lequel on se met dans la peau de Chateaubriand lui-même, en introduisant les quatre mots suivants : fleur, soleil, couleur, mort. Dans un second temps, conclure de manière brève son texte en utilisant l'un des mots suivants : paix, amertume, ciel.

« Plus moyen d'être tranquille ! Voici que cette demeure grouille de nouveau de domesticité. Ça s'affaire, ça déplace les meubles, ça astique, ça crie, ça rit, ça tempête ! C'est qu'un illustre habitant va, semble-t-il, s'installer ici. Monsieur de Chateaubriand, disent-ils. »

Le chat de la Vallée-aux-Loups maugréait entre ses moustaches. Réfugié au fond du parc, il observait les abeilles butiner consciencieusement les fleurs des champs qui l'entouraient. Sous la lumière déclinante de ce soleil printanier, elles dessinaient des arabesques entremêlées sur le doux éclat rougeoyant des premiers coquelicots. Ici aussi on s'affairait, mais allez savoir pourquoi, ce remue-ménage bourdonnant produisait une musique apaisante. Peut-être était-ce qu'ici ces virevoltes n'avaient pas la même couleur qu'à l'intérieur de la maison. Elles respiraient la vie, la renaissance de la nature, tandis qu'à l'intérieur se chuchotaient de tristes paroles dans la pénombre des couloirs. Il se disait que Monsieur de Chateaubriand était fini, que c'était un homme mort !

« Comment donc peut-on être un homme campé sur ses deux jambes et mort à la fois ?... »

Notre chat frémit d'inquiétude au son des bruits de sabots annonciateurs de son arrivée imminente.

La nuit était désormais tombée sur la Vallée-aux-Loups et les premières étoiles s'installaient, l'une après l'autre. À la faveur de l'obscurité, le chat se rapprocha à pas feutrés de la demeure et glissa son ombre furtive de pièce en pièce. Lorsqu'il croisa, soudain, le regard du nouveau locataire, il fut saisi d'un grand frisson : on y lisait la profondeur de ténébreuses pensées, une tristesse et un désarroi immense. Notre chat détala illico pour rejoindre le parc et s'abriter sous le ciel étoilé. Ce personnage rempli d'amertume n'était pas près de l'appivoiser ! Finie la paix du domaine, des jours sombres se profilaient...

Dominique M.

Le vicomte de Chateaubriand de retour chez lui en l'an 2000

Par un bel après-midi de l'an deux mille je vais retrouver ma maison dans la Vallée-aux-Loups. Le portail ciselé m'ouvre ses bras. J'entre et emprunte le chemin qui serpente dans la forêt touffue. Je me laisse envahir par le chant

des oiseaux, la beauté des arbres avec leurs feuilles naissantes d'une couleur vert tendre, par les troncs majestueux d'arbres centenaires. Arrivé à ma demeure, je sonne à la porte : déception ! personne pour m'accueillir. La maison et son alentour n'ont pas changé. Je reste ébloui par la beauté du jardin avec ses rhododendrons rayonnants d'un camaïeu de roses et la pelouse éblouissante sous les rayons du soleil.

Un bruit, une musique, un bourdonnement attire mon attention. Je m'approche du massif de lavande mauve envahi par les abeilles butineuses. J'observe l'une d'elles qui s'éloigne et entre délicatement dans le cœur d'une fleur d'un jaune étincelant. Je pars à la recherche d'une ruche qui ne doit pas être loin. Est-elle au même endroit qu'autrefois ? La voilà !... mais que se passe-t-il ?... Ambiance étrange de désordre... affolement des insectes... la mort rôde dans la colonie !...

Une odeur acide envahit le ciel, une fumée blanche se répand sur la terre. Au loin un voisin pulvérise les arbres avec son poison. Les abeilles sont incommodées et la reine se met en colère. Elle est inquiète pour l'avenir de sa colonie. Elle fait battre ses ailes à grande vitesse pour dire : « Laissez-nous en PAIX. » Déclaration de guerre à l'homme. Envoi d'une armée d'abeilles pour piquer de toutes parts l'auteur du désastre à venir.

Geneviève R.

— Consigne 2

Après quelques indications données par Valérie Valeix sur la vie des abeilles, leur organisation au sein de la ruche et leur domestication vers le milieu du XIX^e siècle, imaginer un texte ayant pour sujet la nature, l'écologie, en utilisant les quatre mots suivants : bourdonner, miel, pollen, butinage.

L'air estival est saturé de bourdonnements vibrants.

Allongée non loin de la ruche, j'observe le ballet des petites abeilles noires, qui transportent le pollen dans leur jabot, entrent dans la ruche pour le confier aux ouvrières, puis repartent d'un battement d'ailes, infatigables, vers d'autres corolles au pistil gonflé de poudre jaune.

J'aime ce jour de fin septembre lorsque la saison apicole se termine et que je reçois la livraison de mon miel artisanal bio du Berry. Car chaque année, c'est ma coutume. Je parraine une « demi-ruche » ou « ruchette ». Cela représente cinq pots de miel que je dépose fièrement sur l'étagère à confitures, à la cave. L'apiculteur m'a raconté qu'il dispose ses ruches dans trois sites berrichons à l'environnement différent, en bordure de prairie, en bordure de forêt et en bordure de culture de sarrasin.

Pâle en début de saison, jusqu'à l'ambre foncé de fin de saison, le grain et la consistance du miel témoignent de l'époque et du site de la récolte.

Au printemps, les abeilles butinent les « Premières fleurs » qui offrent une couleur jaune pâle.

L'été venant, ce sont les fleurs sauvages et les fleurs d'acacia qui donnent le miel doré que l'apiculteur nomme « Douceur estivale ».

Le miel « Herbes folles » est élaboré avec le nectar des fleurs des prairies d'été.

Quant aux fleurs des bois, elles donnent le « Miel des forêts ».

Enfin le sarrasin, plante mellifère par excellence, dont la floraison de délicates boules cotonneuses s'étend de juin à septembre, reçoit la visite butineuse de deux générations d'abeilles.

J'imagine que dans ces cinq pots tournoient des milliers d'abeilles bourdonnantes qui ont puisé le pollen dans la multitude des fleurs colorées de la campagne berrichonne.

Avec ma livraison de miel, j'entre dans l'automne, chargé de toutes les senteurs de la saison florale.

Je dégusterai le miel de quatre des cinq pots le matin, au petit déjeuner, agrémenté de bouchées de pain grillé beurré, à la suavité melliflue.

Cela m'amènera largement dans l'hiver.

Et le cinquième pot, me direz-vous ? Je réserve le miel le plus foncé, le plus compact, le plus goûteux, pour confectionner le pain d'épices qui accompagne mon foie gras à Noël !

Claude Fontaine

Telle une ruche en effervescence, la soirée bourdonne de tous les invités qui s'agitent comme des insectes dans la nuit. Dans cette frénésie ininterrompue, elle s'est frayé un passage jusqu'à ce groupe d'amis qu'elle connaît si bien. À leurs mines réjouies, elle devine qu'elles sont en train de se mettre sous la griffe les derniers butinages à la mode. Elles en sont à la mise à mort de la

plus célèbre de leur ennemie commune, lorsque l'une d'entre elles confie de son sourire de miel que l'heure est enfin venue de leur révéler qui hier soir était caché dans la pièce à côté.

Mais comment croire à tous ces babillages, posés sur leurs lèvres, tel un savoureux pollen ? Lorsqu'elles scrutent d'un œil affûté les messages qui s'affichent sur leurs téléphones portables, rien ne peut arrêter la jouissance qui s'en échappe.

Anna Ligier

Dès que j'entends bourdonner, je suis sur mes gardes. Je ne pense pas à tout ce que les humains peuvent retirer du butinage : le pollen, le miel, la gelée royale et autres bienfaits que les abeilles produisent.

Non, je ne pense qu'à la piqûre douloureuse que l'une d'elles m'a infligée quand j'étais petite. En m'asseyant dans le jardin, j'avais refermé ma main sur elle ; je l'avais piégée malgré moi. Ma tante tenta de me consoler en m'affirmant que l'insecte mourrait de cette blessure qu'elle m'avait provoquée.

Ainsi donc, elle paierait de sa vie, ajoutant une mort à ma souffrance. Il me sembla que le compte n'y était pas.

Pascale Hamon

Ma page est blanche et mon stylo est noir.

Que vais-je bien faire ? Aurais-je quelque chose à dire, à écrire ? La peur s'est emparée de ma main. Elle demeure immobile, refusant d'obéir. Alors, je vais attendre que lettres et voyelles viennent bourdonner à mon oreille leur musique douce, suave et sucrée.

L'inspiration est le miel de l'écrivain. Mais il ne coule pas tel un flot d'encre brune le long des blancs calames. C'est une rude bataille. Un face à face. Chaque feuille est un grain de pollen fragile, volatil, promesse de vie. Elles volent, dansent tout autour de moi. Je suis leur fleur. Butinage de papier, venin assuré. Dans ce duel inégal je perds à chaque fois un peu plus ma raison, piqué par leur dard empoisonné.

De cette ruche ne sortira aucun mot. Ils décident de vivre leur vie sans moi. La copie restera vierge et il ne reste plus qu'à mourir de dépit. Bourdon inutile et sacrifié.

Carmen Ferchault

Les abeilles sont de sortie

Les abeilles sont de sortie. On les a vues quitter les ruches une à une pour partir butiner dans les prés, les champs, les parcs, les jardins. Partout où elles vont pouvoir recueillir le pollen des fleurs. Autour des ruches domine un immense bourdonnement, bruit de l'énorme travail de toute une communauté. « Bourdonnez, bourdonnez ! Travaillez, travaillez ! », semblent dire les oiseaux de passage. « Nous, nous préférons baguenauder. »
Le temps passe. Les abeilles vont et viennent et ramènent leur précieuse cargaison. À l'intérieur des ruches, la chaleur est intense. La reine veille, les ouvrières s'activent. Le miel n'attend pas.

Laurent Ribadeau Dumas

Belle vie que celle d'une abeille
toujours prête à bourdonner,
à butiner !

Triste vie toutefois
Fait de labeur incessant, de sacrifice !

Mais Miel exquis,
qu'il est doux de te savourer
et de garder en moi ton image !

Chaque jour, modestement
je butine le pollen des expériences de la journée.

Je récolte le fruit, les pépites d'or.
J'engrange infatigablement !

À mon dernier soupir,
confié à l'éternité,
ce sera le Miel de ma vie !

Processus alchimique immuable
à l'œuvre dans la Nature !

Catherine Siemons

— Consigne 3

Après quelques renseignements donnés par Valérie Valeix sur la production de miel dans le monde et les différents types de miel récoltés au fil de l'année, imaginer un texte autour d'un pot de miel : de quoi vous parle-t-il ?

Le pot de miel

Le miel...

C'est bon, sucré, parfumé, ensoleillé.

C'est beau lorsqu'il coule onctueusement le long de la cuillère.

C'est délicieux !

Le miel accompagne tout le jour...

Au petit déjeuner, dans le thé ou sur la tartine grillée.

Au déjeuner, pour donner une pointe d'exotisme au tendre filet mignon.

Au goûter, sur une crêpe au beurre avec une pointe de citron.

Au souper... pourquoi pas en dessert sur un fond de fromage blanc ?

Au coucher, dans la tisane apaisante : vers un profond sommeil.

Le miel éveille les sens à la beauté du monde...

Jeu de saveurs autour des fleurs odorantes, colorées et variées.

Pointe de douceurs dans les mets fades, salés, pimentés.
Voyage dans la campagne verte, la montagne escarpée, la mer iodée.
Découverte de nos belles régions de France avec leurs champs de lavande.

Le miel réchauffe les cœurs comme une mémoire vivante de l'enfance !

Geneviève enfant se surnomme miel.
Pont entre les gazouillis et le mot.

Geneviève R.

Atelier du 12 février 2022

La vie ne tient qu'à un parfum

Parmi tous les souvenirs, l'olfactif est le plus puissant qui soit. Une odeur de caramel, de poudre de riz, de cambouis, de friture ou de brise marine peut faire ressurgir des souvenirs enfouis au plus profond de l'être. Une séance mêlant parfums anciens à humer et souvenirs personnels.

— Consigne 1

À l'ouverture de la ruche, plusieurs odeurs se mêlent : cire, propolis, miel... Les souvenirs olfactifs sont parmi les plus puissants, ramenant souvent à l'enfance. À partir d'une odeur inscrite sur un papier tiré au sort, écrire un texte (autobiographique ou non) commençant par « Je me souviens » et se terminant par « J'aimerais tant que ».

Je me souviens de l'odeur et du goût du rhum...

Première évocation

Grog, punch, Martinique.

Saveur et odeur sucrée, forte, épaisse, douce aussi, entrant assez profondément dans la bouche et le nez, liée aussi à la saveur du citron vert.

Continuons le voyage : rhum associé aux rhumes, aux maux de gorge et à ce soulagement de l'organisme fouetté allègrement par un alcool fort. Il m'est arrivé, il n'y a pas longtemps, après une journée éprouvante et un rhum

carabiné, de me retrouver dans un pub anglais, près du Panthéon, à déguster cette boisson et de m'en sentir revigorée.

Seconde évocation

Je devais avoir 18 ans, lors d'une soirée d'étudiants, j'ai bu du punch, du rhum mêlé à divers fruits et le matin je me sentais si mal ; la tête me tournait. Mon corps se souvient encore de cette sensation nauséuse. Plus jamais je n'ai pu retoucher à ce genre de boisson !

L'alcool que je préfère en apéritif reste sans aucun doute la Suze faite à base de gentiane, d'écorces d'orange et de bergamote et au goût délicieusement doux-amer – me transportant dans les prairies verdoyantes du Jura et ayant en plus de grandes propriétés gastriques !

Troisième évocation

La Martinique et la visite de rhumeries visant à expliquer la fabrication de cette eau-de-vie à base de canne à sucre. Né au 17^e siècle à la Barbade, le rhum était apparemment destiné aux esclaves et aux marins et servait parfois aux pirates chargés de recruter des soldats dans l'armée britannique – avec un taux de sucre très concentré. Au cours de cette visite, un certain écœurement m'est venu et je mesure pourquoi. Je n'ai pas d'attraction naturelle pour le sucre et je pense que mon organisme repousse le parfum et l'odeur.

Pourtant, je me souviens, au cours de ce même voyage d'avoir aimé déguster sur la plage un « Ti-Punch » avec du rhum blanc et du citron vert – une odeur et couleur différente, un alcool qui revigore et va bien avec l'âme de l'île, le goût de la fête, de la danse, les tissus colorés, la mer chaude, tout ce qui pousse au farniente, à l'abandon du corps, de l'esprit et de l'âme.

Voilà, c'est tout cela pour moi le rhum, une odeur et saveur qui ne laissent pas indifférent – mais qui ne me transporte pas vraiment vers les territoires que j'aime – comme le font le jasmin, la fleur d'oranger, la rose, l'ambre, le musc, les épices, la lavande...

Odeur tirée au sort : rhum

Catherine Siemons

Orage d'été

Quels mots plus mélodieux que « grandes vacances » chantent à l'oreille ! C'étaient alors deux longs mois et demi passés à courir les forêts et prairies du Causse Méjean. C'était la liberté sauvageonne partagée avec les jeunes paysans qui vivaient là, à Montjézieu. Liberté chérie ! Il n'y avait d'autres contraintes que l'heure des repas. Et encore ! Puisque nous n'avions pas l'heure ! C'était plutôt le cri de faim de nos jeunes estomacs qui servait de pendule infaillible.

J'avais huit ans et je gambadais tout le jour avec ma sœur et ma grande cousine de 15 ans.

Nous inventions des longues balades intrépides et des pique-niques rocambolesques.

Je me souviens de ce jour mémorable.

Nous voulions trouver le cratère du Mont Pinès, ancien volcan éteint, qui cachait sa bouche sous un clapas de rochers et un entrelacs de hauts buissons épineux et de genévriers. On ne le trouvait pas à tout coup. Il arrivait de rentrer bredouille. Mais ce ne serait pas cette fois !

Pour l'atteindre, il y avait trois bonnes heures de marche sous un soleil ardent, en gravissant en ligne droite le flanc du mont.

Un détour immanquable s'imposait pour suivre la voie romaine qui faisait rêver à Hannibal et Obélix pendant une bonne heure !

Nous approchâmes enfin et trouvâmes devant nous une haute barrière de genévriers et de bosquets impénétrables qui défendaient le clapas à la manière des contes de Perrault.

Nous avions un léger point de repère dans la courbure en creux de la ligne d'horizon, qui situait le clapas à cet endroit-là. Il n'y avait pas plus de cinquante mètres à franchir, mais ce que nous avions transpiré jusqu'à présent n'était rien en comparaison de ce qui nous attendait.

Nous cherchâmes une percée qui n'existait pas et nous marchâmes hardiment en file indienne sans souci des griffures des épineux. Cette recherche nous prit une bonne partie de l'heure du déjeuner.

Soudain, l'amas de rochers fut impressionnant et nous escaladâmes tous ces gros rochers l'un après l'autre jusqu'au centre du clapas.

Nous aurions eu un fanion, nous l'aurions dressé bien haut, fiers comme les héros hurlant victoire.

Ce fut sur cet endroit précis que nous déjeunâmes, conscientes de déguster le repas sur l'autel de la victoire en sacrifiant une boîte de pilchard à la sauce tomate ! Le reste de notre repas fut frugal, pain, cantal et poires cueillies le matin au poirier du jardinet.

Ce repas royal eut la magie des repas dégustés hors de la présence des grandes personnes. Quelle fête !

Nous nous égayions tant que nous ne vîmes pas le ciel s'obscurcir. Si bien que de lourds nuages noirs couvraient déjà le ciel. Nous hâtâmes le retour vers la vallée.

Les taons, agacés par la touffeur orageuse, étaient hargneux et agressifs. Personne n'échappa aux piqûres douloureuses.

Les paysans nous avaient mis en garde contre les serpents et nous n'arrêtions pas de frapper les pierres avec un bâton pour chasser les vipères venimeuses. On nous avait également raconté des histoires effrayantes sur le danger de ces orages violents et de la foudre meurtrière. Et nous nous voyions déjà allongées sur le sol pour ne pas servir de paratonnerre à la foudre qui ne tarderait guère.

Soudain, un large tourbillon d'air brûlant nous enveloppa, pendant que claquait le premier coup de tonnerre et que s'écrasaient sur le sentier les lourdes gouttes de pluie. L'orage se déversa sur nous, aussi abondant qu'une douche serrée. Nous marquâmes l'arrêt le temps de compter les secondes qui nous séparaient de l'éclair. Dix secondes.

Le village était trop loin. Vouloir le rallier était folie. Il nous restait à atteindre au plus vite la maison de la Mamé, à mi-pente.

Déjà, nous étions trempés. Nos tennis submergés flottaient sur le chemin raviné.

Tandis que de la terre chaude montait le délicieux parfum d'humus distillé par l'orage.

La senteur sucrée du thym et des genévriers emplissait l'air.

Le tonnerre renvoyait l'écho grondant de montagne en montagne. La pluie crépitait à torrents galopants, culbutait les pierres arrachées. C'était l'apocalypse !

Entre rire et peur, nous dévalions la pente avec une dextérité inattendue.

Enfin, nous aperçûmes le toit de lauzes et nous nous engouffrâmes dans la maison.

Nous étions transpercées, transies, bientôt dénudées et enveloppées dans des couvertures rêches, à nous réchauffer devant l'âtre.

L'atmosphère apaisée de la salle obscure contrastait avec la tempête dehors.

La Mamé, petite ombre frêle, veillait. La soupe du soir ronronnait dans l'âtre.

Nos parents inquiets surgirent peu après.

Odeur tirée au sort : pluie d'été

Claude Fontaine

Je me souviens de la Guadeloupe, en famille, au printemps. Trois générations se côtoient avec bonheur sur une île luxuriante de fleurs multicolores et parfumées. Notre hôtel est une pension de famille tenue par des indigènes. Il se trouve au bord de la mer devant une grande plage ombragée par les cocotiers qui regorgent de lait. Le lieu est propice à la méditation, la natation, la pêche, la voile : rêve et réalité se confondent. La forêt avoisinante étouffante d'humidité est habitée par des oiseaux enchanteurs aux couleurs harmonieuses ; ils remplissent l'espace de leurs mélodies rythmées et colorées du grave à l'aigu. Les couchers de soleil sont majestueux, à la tombée de la nuit, le ciel se revêt de teintes éblouissantes. Devant la beauté de ce spectacle, un souffle de paix caresse mon visage. Et pourtant, je n'arrive pas à m'accrocher au bonheur de nous tous réunis, autour du créateur de l'univers. Nous ne sommes pas au complet : deux êtres chers récemment disparus embrument mes yeux.

Je tente de cacher mon chagrin mais soudain, une odeur me chatouille les narines et me rappelle à l'ordre... une odeur parfumée, forte, sucrée, alcoolisée. Je quitte le rivage pour retrouver la famille rassemblée autour de la bouteille de rhum blanc. Chacun avec son petit verre, son histoire drôle, ses grosses blagues douteuses, ses rires, ses sourires, ses confidences, ses attentions discrètes. Les générations se confondent sous un arbre superbe qui adoucit ma peine. Les vacances terminées, nous nous quittons avec un petit goût amer dans la bouche, et une bouteille de rhum dans la valise.

À mon retour dans ma maison vide, me voici avec un litre de rhum qui me renvoie à ma solitude. Pourquoi avoir mis dans mes bagages cet alcool blanc qui est trop fort pour moi ? Je soulève le bouchon et subitement... un goût très doux comme un parfum de mon enfance jaillit : je vois le *baba au rhum* que cuisinait si bien ma mère. J'aimais tant être à ses côtés lorsque la couronne de biscuit doré sortait du four avec son odeur briochée. Je vois couler délicatement le liquide bouillant qui imbibe le gâteau jusqu'à saturation. Une crème anglaise délicieuse est déposée au centre : *Je lèche le bol vide*. Je décore le gâteau de cerises confites rouges : *J'en avale une ou deux au passage*.

Doux retour à la petite fille d'autrefois !

Éveil du passé : source du savoir transmis.

Passé simple du bonheur reçu pour la vie.

Odeur tirée au sort : rhum

Geneviève R.

Il était un parfum

Je ferme les yeux, je me souviens. Je revois ma grand-mère vêtue de larges jupes noires et épaisses, la silhouette légèrement voûtée et son visage mangé par les rides. Je n'avais qu'une grand-mère comme on n'a qu'une mère. Un côté unique qui faisait d'elle un être précieux.

Mes premières années je les avais partagées avec mes parents, mes frères et sœurs sous le même toit que mes grands-parents. Une enclave espagnole en terre de France. Une vaine tentative de se sentir encore un peu dans ce pays devenu inhospitalier. Il nous fallait vivre groupés pour être et exister.

Je revois cette grand-mère avec une autorité irritante pour ma maman. Mère et fille se toléraient à grand peine mais lorsqu'on a 5 ans ces détails de vie familiale n'ont que peu de prise. Non, moi ce que j'aimais par-dessus tout chez elle c'était son odeur ou plutôt celle de son eau de Cologne. Tout un poème, l'eau de Cologne Saint-Michel. Pas un jour sans qu'elle ne s'asperge largement de cette fragrance assez bon marché. Et c'était alors toute la maison qui sentait bon. Je pouvais la suivre à la trace. Elle avait gardé une dérisoire coquetterie en dépit d'un âge avancé. Ses cheveux bien coiffés, lissés vers l'arrière, elle prenait le flacon atomiseur, avec une poire de couleur et appuyant dessus avec force, vaporisait un voile odorant sur son visage, son cou et ses mains. Elle aimait se montrer généreuse avec elle-même.

Parfois, elle faisait une petite entorse à ce rituel bien ordonné et dédaignant pour un temps son eau de Cologne, elle lui préférait « Cuir de Russie ». Je l'aimais tout particulièrement.

Nous allions l'acheter en famille, quartier Denfert-Rochereau, dans le grand magasin « Le soldat Laboureur ». J'adorais me perdre dans ces immenses rayons, aux odeurs et aux couleurs extraordinaires. Mon abuela s'offrait un peu de rêve parfumé, un peu de luxe parisien, elle qui avait peu de ressources. Mais ça, pas question de s'en priver. Je pouvais voir son regard s'illuminer quand elle tenait entre ses doigts déformés par l'arthrose le précieux flacon. Mais au bout d'un moment toutes ces odeurs entremêlées me donnaient nausées et mal au cœur. Pourtant cette sortie je ne l'aurais pas ratée pour tout l'or du monde.

Le soir venu, dans la tiédeur de la chambre de mes grands-parents, je me hissais sur la pointe de mes petits pieds, tenter d'attraper la fiole enchantée. Moi aussi je voulais sentir bon. Ce soir-là, je fus sur le point d'y parvenir, lorsque patatras, je glissais sur le parquet trop bien ciré de la veille. Je m'ouvris le menton et une odeur de sang frais m'envahit le nez. Odeur chaude et désagréable. Mes hurlements firent accourir toute la famille. Après avoir été rudoyée comme il se devait pour avoir désobéi, ma consolation fut

d'obtenir quelques gouttes de parfum dans mon cou pour consoler mon chagrin d'enfant. Finalement cette belle écorchure valait bien la peine de persévérer dans ma quête ultime et parfumée.

Aujourd'hui, c'est jour de douleur. Un tri dans les affaires de ma mère qui ne reviendra plus chez elle. Dieu pourquoi dois-je faire un choix entre les souvenirs à garder ou à jeter. Les larmes envahissent mon cœur brisé. Je me sens bien seule au monde dans cet appartement vide de toute vie. Au fond de l'imposante armoire de sa chambre à coucher, aux miroirs piqués par les ans, je déniche un petit coffret de bois foncé. Il ne me rappelle rien cet objet presque insignifiant.

Avec précaution et curiosité, je soulève le couvercle et mon âme s'emballe. Ma mère avait conservé toutes ces années le flacon vaporisateur de sa propre mère. Bien entendu, il était vide et la poire craquelée menaçait de s'effriter au plus petit contact. Ainsi, il me restait encore un doux souvenir de cette figure féminine qui avait bercé ma tendre enfance.

D'un geste quasi religieux, j'approchais le flacon de mon nez et je le respirais avec espoir. Le miracle eut lieu. Une note fraîche et presque sucrée s'échappa pour me chatouiller les narines. Mémoire endormie qui se réveille soudainement pour m'entraîner dans un tourbillon de folie. Une vague d'émotion, une foule de souvenirs. Je pleure de bonheur maintenant, le chagrin fait place à la joie. Rien n'est jamais vraiment perdu dans la vie. Tout se retrouve un jour ou l'autre.

Ce dimanche après-midi, je suis plongée dans mes jeunes années. Des moments pas toujours heureux mais qu'importe. Ce sont les miens, ils ont fait ce que je suis à présent avec mes forces et mes faiblesses. Des valeurs transmises par ceux qui m'ont précédée.

À cette minute, j'aimerais tant que ces deux femmes soient à mes côtés, avec leurs disputes incessantes, leurs discussions houleuses mais avant tout baignée par le parfum de leur amour.

Odeur tirée au sort : eau de Cologne

Carmen Ferchault

Je me souviens de ma première voiture. C'était un modèle très à la mode pour l'époque. Une jolie carrosserie toute en rondeur, des sièges à l'étoffe couleur miel et un tableau de bord en bois verni, telle était la petite *pétrolette* de ma jeunesse.

C'était un temps où les lève-vitres n'étaient pas électriques, mais heureusement les essuie-glace, oui. La radio de bord était commandée par un unique bouton qui dans un sens délivrait les stations et de l'autre le volume sonore.

Je me souviens que l'inspecteur Columbo, dans le feuilleton très à la mode à l'époque, avait lui aussi une voiture de la même gamme, mais dans un modèle au-dessus.

En ce temps-là, la vie était belle. Les ceintures de sécurité allaient devenir obligatoires et nous priver à tout jamais du choix existentiel : cercueil ou fauteuil roulant, le dilemme faisait débat. Mais en ce temps-là aussi, les routes n'étaient pas toujours des billards. Les ornières réservaient quelques mauvaises surprises comme des pointes de fer ou des clous rouillés.

Et il me revient en mémoire, l'une de ces mauvaises rencontres, l'un de ces séjours maudits où, toute apprêtée dans une tenue de soirée avec des talons hauts, mon pneu arrière gauche a rencontré une de ces maudites pointes de fer.

Aucun secours à l'horizon.

Je me souviens avoir ouvert mon coffre pour en sortir le cric, passer de longues minutes à chercher comment s'ouvrait cet engin de malheur et réussir seulement à me casser deux ongles. Je parvins tout de même à le glisser sous la carrosserie et à commencer à soulever la voiture sans grande conviction, bien décidée à changer ma roue.

Il me revient en mémoire l'odeur impressionnante de cambouis qui se dégageait du dessous de la voiture. Ce relent presque insoutenable de vieille graisse poussiéreuse et séchée qui envahissait mes narines. Et lorsque cette substance macabre dégoulinait sur mes doigts, elle leur donnait une affreuse couleur macabre.

Cet engin de malheur me glissait des mains. J'allais donner un coup de pied à cet ustensile hostile quand tout à coup, des phares arrivant à ma rencontre étaient venus éclairer mes mains.

Une âme charitable, sans doute amusée par la situation cocasse, venait à mon secours.

Tous mes espoirs tout à coup s'éclairaient. Bien sûr, je n'osais pas serrer la main qui venait à ma rencontre, tellement elles étaient sales.

Ma soirée était foutue. Il n'y aurait pas de fête pour moi ce soir.

Le dépannage ne dura pas plus d'un quart d'heure. J'appris ce soir-là que : quand on sait le faire, c'est facile.

Depuis ce jour, j'ai toujours dans mon coffre une bombe anti-crevaisson.

Et lorsque je range mon coffre, je regarde toujours cet accessoire avec humour du temps où rouler était si simple, du moins on le croyait.

Et moi qui ne suis pas nostalgique, j'aimerais tant que l'époque des 204 Peugeot revienne à la mode.

Odeur tirée au sort : cambouis

Anna Ligier

Je me souviens de cette forte émanation, qui prenait au nez et à la gorge, puis passait, parce qu'on s'habitue très vite à une odeur finalement. Ce qui d'emblée nous paraît insupportable, finit par apprivoiser nos narines.

Bien que l'éther ne soit plus autorisé pour un usage domestique et que je n'en aie pas respiré depuis longtemps, son parfum est néanmoins très évocateur pour moi. Il me rappelle l'équipe médicale de choc qui avait débarqué dans la maison familiale pour emmener mon grand-père.

Ce jour-là, le déjeuner dominical rassemblait une petite compagnie, ma marraine, ma mère, pépé et moi. Entre la poire et le fromage, tout à coup, pépé se leva pour soulager un besoin pressant. Sans doute voulut-il nous épargner une promiscuité gênante à l'heure du repas ; quoi qu'il en soit, il monta à l'étage. Mon grand-père avait une très bonne forme physique, il marchait beaucoup et l'envie lui prenait parfois, malgré ses 75 ans passés, de se lancer des défis en se chronométrant, histoire de voir s'il était capable de battre son propre record.

Il grimpa rapidement les escaliers sans qu'on n'y prêtât attention, puis soudain, un fracas de verre brisé nous tétanisa. Nous comprîmes tout de suite qu'il s'agissait de la porte des toilettes qui curieusement était vitrée, comme celle de la salle de bains d'ailleurs (fantaisie d'architecte ?). Je n'étais qu'une petite fille à l'époque, je regardai tour à tour les deux femmes incroyables, immobiles. Leur manque de réaction me parut interminable. Je garde le souvenir d'un temps suspendu, vide ; juste un grand silence faisant suite à la dégringolade de verre. Aucun signe de vie là-haut. J'étais persuadée que ma mère ne tenterait rien, n'irait pas constater elle-même ce que nous redoutions toutes. Ma mère était très craintive, cauchemardait après avoir vu des films de guerre, se bouchait les oreilles dès qu'un enfant hurlait, me demandait de chanter quand je prenais un bain... Elle n'avait aucun sang-froid.

Je trouvais injuste qu'il n'y ait pas d'homme dans la maison, à qui j'estimais que le rôle d'aller voir l'horreur qui s'était déroulée là-haut, était dévolu. Je ne savais pas encore que les hommes sont parfois moins courageux que nous.

Brusquement, ma mère se leva et monta quatre à quatre les escaliers. J'étais incapable de la suivre et ma marraine ne me quitta pas.

Je sais mais ne veux pas visualiser ce qu'elle découvrit. Mon grand-père avait eu un malaise ; sa chute sur le verre épais avait tranché ses cordes vocales. Il garderait ensuite la voix très particulière d'un homme fortement enroué, difficilement audible. Mais il avait échappé de quelques millimètres au pire.

Le courage de ma mère força mon admiration. Elle avait su trouver la force de surmonter ses peurs qu'en famille, nous trouvions ridicules et risibles et dont nous nous moquions. Quelle belle leçon !

J'aimerais tant qu'elle m'ait donné le courage dont je manque parfois.

Odeur tirée au sort : éther

Pascale Hamon

— Consigne 2

Conserver des souvenirs, capturer des instants de vie en figeant momentanément le temps qui passe – *tempus fugit* – voici ce que permet la photographie. À partir d'une photographie ancienne (scène familiale, portrait...) choisie au hasard, imaginer un texte faisant vivre les personnages. Qu'ont-ils à nous dire ? Quelle est leur histoire ?

C'est une femme élégante, mince, entre deux âges. Elle arbore un sourire à peine esquissé, presque narquois. C'est que le photographe lui plaît bien. Mais non, n'allez rien imaginer. Elle cherche un bon photographe pour le mariage de sa fille. Elle le scrute, l'observe. Elle écoute ses recommandations : « Installez-vous de profil et tournez la tête vers moi, les photos sont bien meilleures en présentant le visage de trois-quarts plutôt que de face. » Pour une noce, cela va être difficile de prendre une vue de profil. Elle imagine avec amusement tous les invités se tourner d'un quart de tour, comme un seul homme. Et pourquoi pas ? Cela sortirait de l'ordinaire !

Elle souhaite faire le choix d'un artiste novateur qui laissera des clichés uniques, évocateurs, inoubliables. Elle imagine sa fille dans ses vieux jours, se penchant sur ces images superbes qui n'ont pas bougé malgré les années

(c'est ce que le photographe lui assure), retrouvant sa fraîcheur d'autrefois, son bonheur, les promesses échangées, son émotion ; tout ce dont elle-même a des souvenirs diffus, des bribes qu'elle convoque de temps à autre mais qui s'échappent aussitôt. Elle ne sait plus comment était le visage de sa grand-mère, de son père, de ses cousines, bien jeunes à l'époque de son mariage. C'est à peine si elle peut se remémorer exactement le regard tendre de son mari, son visage régulier, sa barbe. Comment était-elle taillée déjà ? Aucun portrait, aucun croquis ne viendront jamais les lui rappeler avec précision ; cela la chagrine beaucoup.

Bien qu'elle en assume les frais avec les parents de son gendre, elle a laissé sa fille prendre de nombreuses décisions à propos de ses noces. Mais elle s'octroie, sans discussion possible, le choix du photographe.

Pascale Hamon

L'affaire durait depuis plus de cinq ans. Je dis « l'affaire », car c'est ainsi qu'on appelait dans la famille ce procès qui avait opposé Juliette Lemercier, la riche héritière des champagnes du même nom, à son frère Henri, le non moins estimable financier de la même maison, lors du partage de l'héritage. « L'affaire », c'était la succession, l'héritage. Qui de Juliette ou Henri aurait la plus grosse part ? Tel était le débat qui allait opposer le frère et la sœur pendant de longues années.

Le défenseur de Juliette était maître Lesueur, un grand et honorable avocat que chacun respectait grandement dans la profession.

Maître Lesueur en avait sué, sans vouloir faire de mauvais jeux de mots, pour faire valoir les droits liés au codicille rédigé par le père de Juliette et qui lui donnait la mainmise sur 75 % des parts de la succession Lemercier et que son frère contestait grandement.

Il avait fallu cinq ans de longue et douloureuse procédure pour en arriver à ce jour mémorable où le jugement en dernier ressort validait le testament du fondateur Lemercier.

Alors, maître Lesueur avait voulu immortaliser ce moment-là. Il lui fallait à tout prix figer dans le temps l'instant suprême de cette victoire. Les motifs n'avaient plus d'importance. Seul, le résultat comptait. Et il devait être total. Il incarnait la reconnaissance absolue de ses talents d'orateur.

Le corps moulé dans son impressionnante robe noire d'avocat dont les revers de col et de manche doublés de soie noire relevaient encore le prestige de sa fonction, maître Lesueur, une main posée les codes civils dont il avait si

habilement combiné les articles, posait devant l'objectif d'Émile Lenoble, le photographe de la maison Tonnerre, la fabrique de clichés la plus renommée d'Auxerre.

Tout dans son port de tête et dans l'expression de son menton reflétait l'excellence de son résultat juridique.

Il faut dire que Juliette Lemercier l'avait grassement payé. « L'affaire » lui avait rapporté une manne suffisante qui confortait les résultats de son cabinet. Quoi qu'il en soit en ce mercredi 24 juillet 1912, maître Lesueur accrochait avec fierté à côté de son diplôme, l'élégante photographie qui, à l'instar de Jules César, le représentait en vainqueur. Car, après avoir figé son succès dans le temps au moyen de la photographie, il le figeait dans l'espace en l'accrochant au mur.

Anna Ligier

Cette photo de première communiant à l'allure de mariée m'a sauté aux yeux.

Je me suis vue derrière, à peu près au même âge, 12 ou 13 ans, vivant ce moment unique, immaculé, de beauté pure !

Je revois mon visage poupin d'ange avec sa coiffe et son aube blanche.

L'image, elle, laisse apparaître une grande voile transparente et une robe de mousseline blanche mais le chapelet tenu avec fermeté dans les gants blancs et la croix bien ostensible renvoient au même moment sacré.

Que ce temps symbolise encore pour moi la pureté, la jeunesse ouverte à tous les possibles, temps à la fois loin et tout près dans ma mémoire !

La preuve, c'est qu'en retournant la photo choisie au hasard et en la contemplant, j'ai immédiatement replongé dans ce moment bien fixé en moi du passé.

Oui, c'était moi comme j'ai été et la somme de tous ces instants vécus et synthétisée dans la photo a été comme immortalisée – magie du réel vécu qui ressurgit intact (comme aime le dire Roland Barthes qui a si bien écrit sur le pouvoir unique de la photographie).

Certes le temps passe, fuit mais à chaque seconde, par une impulsion de l'esprit, de multiples tiroirs du passé engrangé peuvent se rouvrir... grâce à une odeur, un son, une photo, une impression vécue... et alors une vague d'images nous submerge.

Le présent est gros du passé ; peut-on alors vraiment dire que le temps fuit ?
Il serait plus judicieux de dire qu'il perdure subtilement dans tous les pores
de notre être, de notre corps, de notre esprit, de notre âme.

Il nous habite dans toute son épaisseur et nous pousse à revisiter à loisir le
tissu de notre vie.

Nostalgie certes de ce temps béni, plein de pureté qui nous faisait épouse
avant d'épouser, de cette journée unique où nous semblions con-sacrées sans
vraiment l'être ou le devenir !

Oui, je me souviens !

Miel d'un temps vécu hors du temps !

Catherine Siemons

Avec le temps

Avec le temps qui s'enfuit
Que reste-t-il donc de toutes ces vies ?
Une photo, sépia ou noir et blanc
Une famille devant l'objectif posant.
Pour une seconde d'éternité,
Elle se réunit, toute droite et figée.
Fierté d'un temps révolu
Où la réussite tant voulue
S'imprime sur papier glacé
Afin de ne pas oublier et ainsi montrer
Aux futures générations
Le fruit d'un travail, d'une passion.
Les sourires semblent s'être envolés,
Les années les ont effacés.
Souvenir des dures journées de labeur
D'une vie où l'on ne comptait pas ses heures.
Seul, un chien s'amuse de ce tableau rigide,
Un peu froid, compassé et vide.
Il insuffle un peu de vie
Devant cette famille qu'un photographe saisit.
Des heures, des jours et des années plus tard,
Demeure une mémoire sans fard,
Nue tel un nouveau-né

Douloureuse comme un instant abandonné.
Le cliché se transmettra, héritage familial,
Un bien commun, un lien filial.
La boutique n'existe plus depuis longtemps
Ne reste que l'évocation d'un temps charmant,
Que des descendants en mal de souvenirs
Se chargent d'entretenir et de bénir,
Tantôt drôles et émouvants
Tantôt tristes et désolants,
De n'avoir pas su garder au long de tous ces ans
Ce trait d'union avec les générations d'avant.

Carmen Ferchault

La fuite du temps

Comme elle était jolie ma mère ! Elle avait vingt ans et elle portait une coiffure joliment ourlée de crans dans ses cheveux châains.
Au sortir de la guerre, le tissu était rare. La mode était aux robes courtes, largement échancrées sur les épaules et la gorge.
Maman portait un collier de perles qu'elle avait reçu pour ses 18 ans et c'était bien le tout.
Je me souviens de cette photo, rare, qu'elle avait gardée comme trésor dans ses souvenirs.
Son visage était parfait. Ses sourcils joliment courbés, ses yeux noisette pétillants, son petit nez légèrement retroussé et un léger sourire perdu sur ses lèvres lui donnaient un air légèrement mutin.
Maman n'était pas enjouée de nature. Orpheline de bonne heure, elle avait gardé l'air grave d'une jeunesse mûrie trop vite. Parfois son sourire timide se transformait en un rire cristallin.
Toutefois maman était coquette. Je me souviens de son parfum, un soupçon d'eau de Cologne du Mont Saint-Michel.
Maman avait un talent de couturière. Elle cousait tous nos vêtements et pyjamas, de même que la jolie robe beige qu'elle portait à l'occasion de la photo. Elle avait rapidement acquis une Singer de 1949, dont on pouvait tracer l'origine à l'usine Singer de Paisley en Écosse.

Maman tricotait également à merveille. Elle tricotait les pulls de la famille au jersey, mais elle se risquait parfois pour nous aux motifs jacquard pour les pulls d'hiver.

Maman n'enviait à personne sa qualité de cordon bleu. Elle excellait dans les repas de fête, lorsque nous invitions les oncles et tantes. Elle cuisinait alors des bouchées à la reine, des coquilles Saint-Jacques et surtout sa bouillabaisse.

Maman a longtemps gardé les traits de sa jeunesse. Elle ne faisait pas son âge, comme on dit.

Puis soudain, à l'orée de ses quatre-vingts ans, le terrible diagnostic d'Alzheimer tomba. Son regard perdit sa mobilité et son éclat.

Maman oublia de porter son appareil dentaire et ses aides auditives. Elle s'enferma dans sa carapace.

Farouche, maman est devenue imperméable au monde, aux siens.

Lors de mes visites, j'essayais d'accrocher encore sa conscience à ses photos préférées.

Maman aimait beaucoup ce portrait d'elle, jeune fille. Mais elle ne s'y reconnaissait plus. « Elle est jolie, la dame », disait-elle.

Claude Fontaine

Tu as la stature d'un homme qui a bien réussi, ton imposant abdomen témoignant de copieux repas sans doute bien arrosés. L'uniforme d'homme de loi, les épais volumes de codes civils et autres opuscules témoignent de l'érudition dont tu fais montre. Le décor bourgeois nous assure de l'excellence dans laquelle tu exerces ce métier.

Mais, ton visage... Ce front dégarni qui marque les années de jeunesse envolée.

Et tes yeux... Perdus dans une incommensurable mélancolie, reflet d'une âme en désarroi.

En es-tu arrivé, toi aussi, à l'âge où l'on commence à comprendre à quel point réussir dans la vie n'est pas forcément réussir sa vie ? As-tu connu les dilemmes de l'homme de loi qui saisit peu à peu qu'il n'existe pas réellement de blanc ni de noir, mais plutôt une infinité de gris dont il est bien délicat de démêler les nuances ? As-tu vu la flamme de ton amour éperdu de jeune fiancé se transformer doucement en une ronronnante routine dans laquelle les plaisirs de la table se substituent jour après jour à ceux des autres sens ? Homme du siècle passé, mais homme avant tout, es-tu comme beaucoup de

ceux qui t'ont précédé ou succédé tout simplement en train de saisir la valeur du temps qui nous est donné ici-bas ? Un temps indéfini mais un temps précieux qu'il nous appartient de cultiver et de peupler chaque jour de ce qui compte vraiment à nos yeux, pour n'avoir rien à regretter lorsque le chemin se terminera.

Les questions que je crois lire sur ton visage chagrin sont de bonnes questions, tu as encore de longues années pour y apporter les réponses qui redonneront une flamme à ton regard si humain.

Dominique M.

Paraître et ne pas être

Robe longue blanche ceinturée à la taille.
Manches ballon resserrées aux poignets.
Col amidonné prêt à vous étrangler.
Voile de tulle vaporeux accroché au chignon
Avec une retombée légère sur les épaules.

Tête de biais, regard au loin,
Bouche pincée, oreilles dégagées.
Mains gantées jointes pour la prière...
Avec un chapelet de perles blanches terminé par une croix en bois.
Une autre croix accrochée à une chaîne en or habille le corsage bien fermé.

Communiant bien chaste ?... Mariée vierge comme convenu ?...
Vérité apprise au catéchisme, promesse d'un amour pour la vie,
Apparences, obéissance et soumission,
Rentrer dans le moule, se laisser formater.

Fruit d'une éducation d'autrefois.
Paraître et ne pas être.

Geneviève R.

Atelier du 12 mars 2022

La ronde des miels

La nouvelle gourmande a été instaurée par le chroniqueur gastronomique Jean-Luc Petitrenaud au salon international du livre et de la gourmandise de Périgueux. La dégustation de miels et les sensations qui s'en dégagent nous feront imaginer une histoire mettant en scène un personnage truculent.

— Consigne 1

Imaginer un texte à la première personne dans lequel Chateaubriand donne ses impressions après avoir dégusté du miel. Introduire dans ce texte le nom du cuisinier de Chateaubriand pendant son ambassade de Londres en 1822, Montmirel, et le mot « diplomate », nom d'un gâteau créé par le cuisinier Antoine Carême à la demande de Talleyrand, en 1815, pendant le congrès de Vienne.

Délices de Châtenay

Mon nouveau cuisinier, Montmirel, vient de m'apporter le miel produit par Joseph, le serviteur qui s'occupe des ruches de mon domaine. Je l'attendais avec impatience, ce miel nouveau. Rien qu'en la regardant, sa couleur blonde foncée me semblait de bon augure. Avant de le sentir, de le goûter, je voulais l'admirer avec les yeux. Juste l'admirer pour m'imprégner de ses secrets. J'ai demandé à Joseph de m'apporter un bol et j'ai fait couler lentement le liquide blond de son récipient dans ce bol en verre. Il semblait me dire : « Je t'attire.

Mais il ne suffit pas de me regarder et de m'admirer. Tu dois me mériter ! » J'étais fasciné, comme un enfant face à la mer.

Je me suis alors revu pendant les étés de mon enfance avec ma sœur Lucile dans les prés proches de Combourg. Nous y observions les abeilles butinant çà et là les fleurs sans relâche. Nous nous efforcions de les suivre dans leur vol. Mais nous perdions évidemment très vite la trace de ces ouvrières infatigables. Déçus, nous nous approchions des ruches en cachette pour tenter de percer leurs secrets. Tenter de comprendre comment les fleurs pouvaient se transformer en miel. Mais très vite, nous étions rattrapés par notre gouvernante qui nous ordonnait de quitter les lieux : « Vous n'avez pas le droit de venir ici. Vous le savez très bien ! Mais vous désobéissez toujours ! » Notre curiosité insatisfaite, nous devions attendre le temps de la récolte. Mais à ces moments-là, il y avait trop de mouvement dans le château pour que l'on pense à expliquer aux enfants le secret de la fabrication de la précieuse substance...

Je sors de ma rêverie. Le miel est là, devant moi. J'y plonge une cuillère que je porte à ma bouche. D'abord, je suis frappé par son goût sucré. Pour moi, c'est celui du nectar de l'Olympe : inimitable et unique. Un tourbillon de sensations me traverse la tête. Comme si j'étais transporté dans un océan de fleurs dont les parfums et les couleurs se mélangeraient peu à peu pour créer un liquide aux senteurs et aux couleurs uniques. Pêle-mêle, je reconnais le suc du trèfle, le bleu de la scabieuse, le rouge du coquelicot, le parfum entêtant du tilleul. L'extase en quelque sorte. Le paradis sur terre !

Combien de temps suis-je demeuré ainsi ? Pendant un long moment, je suis resté à planer, telle une hirondelle au milieu de cet espace floral, plongé dans ces senteurs et couleurs transformées en matière divine.

« Monsieur ! Monsieur ! Vous dormez ? » Je sors de mon extase, je reviens sur terre, dans mon domaine de la Vallée-aux-Loups. C'est Montmirel, un peu interloqué, qui m'interpelle. Il s'imagine que je m'étais assoupi. Mais il voit le miel, il voit le bol. Il voit la cuillère. Et il comprend. Il comprend d'où je reviens ! « Je m'excuse de déranger Monsieur », me dit-il. « Mais vous m'avez demandé de réfléchir à ce que l'on pourrait créer avec le miel nouveau. Si je puis me permettre, j'ai pensé à un dessert et je voudrais vous en soumettre la recette »...

Il me faut quelques secondes pour comprendre ses paroles. Et soudain, je me remémore : sa majesté le Roi m'a demandé de prendre possession, dans quelques semaines, de l'ambassade à Londres. J'y représenterai la France, patrie du goût. En présentant mes lettres de créances, je présenterai aussi le gâteau de Montmirel. Et je l'appellerai « Délice de Châtenay »...

Laurent Ribadeau Dumas

Je m'ennuyais ferme en cette matinée de juillet. Bien que l'on fût en été, le ciel gris et un mauvais courant d'air fraîchi par les bosquets avoisinants étaient à l'unisson de mes pensées moroses. La platitude du paysage verdoyant qui m'encerclait reflétait si bien l'absence de relief de ma vie d'exilé...

Lorsque Montmirel toqua à la porte, j'étais courroucé et je fus à un cheveu de le renvoyer rudement à ses cuisines. Ce qui me retint fut l'éclat soudain du petit pot de verre qu'il avait déposé sur un plateau d'argent. Un éclat étonnant, fleuri, onctueux, captivant le regard tel un pétale de coquelicot au milieu d'un champ de blé. D'une couleur inhabituelle, d'un vermeil qui se voudrait abricot, d'un caramel qui prétendrait rosir, couleur de feu, couleur de fleur, corail liquéfié en nectar. Je n'avais plus d'yeux que pour ce joyau aux prémices sucrés.

— Monsieur, nous avons ici notre première collecte de miel. Il m'a semblé qu'il pourrait vous être agréable d'y goûter.

La lassitude avait fait place à une subite excitation, gourmandise remontée du royaume de l'enfance et de ses interdits bafoués. Le doigt enfoncé dans le pot de confiture avant de détalier de la cuisine sous les cris de notre chère Hortense... Le premier coup de dents dans une prune rebondie, chapardée dans le verger du métayer... Si le plaisir proposé sur un plateau d'argent était certes moins fripon, il demeurerait cet avant-goût de péché qui fait battre le cœur en salivant d'envie.

Je fermais les yeux à la première cuillerée. Des chemins de campagne... L'Angleterre me souriait à nouveau de toute la fraîcheur de ses chemins au charme absolu. Le bleu des scabieuses se mêlait au vert tendre, des touches de jaune ensoleillé punctuaient les bas fossés, des cascades de roses et d'églantines festoyaient en touches de saumon, de jaune poussin ou de tendre rose parmi le fouillis des buissons inextricables de part et d'autre des ornières. Je percevais le bourdonnement des insectes, la douce tiédeur d'un rayon de soleil illuminait ce spectacle champêtre et me réchauffait le cœur. La bise légère frissonnait dans le léger ramage des hêtres et tilleuls environnants, un vieux pommier achevait tranquillement sa floraison.

J'ouvris les yeux et croisai le regard attentif, presque inquiet, de mon bon Montmirel. En guise de réponse je repris une seconde cuillerée, plus épaisse, et m'en tapissai le palais. Je fermais de nouveau les yeux.

Le spectacle s'était déplacé en intérieur. J'entrevois les lustres miroitant du grand salon, le clavecin accompagné d'un violon et d'un violoncelle égrenait une sonate tandis que le bourdonnement des voix et des éclats de rire en couvrait la musique savante. Il y avait un affairément de ruche dans ce brouhaha, certains occupés à pavaner et distiller des mots d'esprit, tandis que

d'autres s'empressaient de les alimenter et de les désaltérer, circulant habilement entre les robes et les costumes. Au centre de la pièce se dressait le clou de ce spectacle mondain, un gigantesque gâteau dressé en pièce montée, dont les flancs étincelaient d'un vernis brillant. Toute la ruche s'affairait, mais pas un ne se serait permis d'entamer le prestigieux chef-d'œuvre qui aimantait les regards et nourrissait les conversations.

J'ouvris de nouveau les yeux et fixai Montmirel :

— Mon ami, il va falloir vous surpasser pour être à la hauteur de ce nectar ! Je vais convoquer tous les diplomates de la place de Londres à une « garden-party », comme ils disent ici. Et j'ai vu, en cet instant, le somptueux gâteau que vous allez créer pour l'occasion. Il surpassera tout ce que les palais sucrés anglais ont l'habitude de déguster. Mon ami, ce miel fera votre chef-d'œuvre. Il restera dans les mémoires des générations futures. Ne tardez point, il faut vous mettre au travail, à l'instant !

Mais ne repartez pas ainsi ! Laissez-moi donc ce petit pot ! Je pense qu'il va m'inspirer quelques belles pages...

Dominique M.

Dessert aux saveurs de fleurs

J'invite l'ambassadeur de France à venir fêter la nouvelle année. À cette occasion je vais organiser un grand festin dans ma maison de campagne de la Vallée-aux-Loups. J'envoie une missive au grand chef Montmirel qui va me composer mon menu. Une spécialité qu'il vient de créer : une sorte de pudding anglais pourrait convenir pour la fin du repas. Il souhaiterait me rendre visite pour en parler tranquillement, chez moi. Je suis ravie de cette proposition que j'accepte aussitôt.

À la date convenue, le cuisinier, en toque et tablier blancs, arrive dans mon domaine fleuri. Des fleurs sauvages illuminent sous-bois et prairies : le nectar de certaines d'entre elles offrent un jus sucré dont les abeilles vont élaborer un miel singulier. Les ruches sont là-bas au fond du jardin : bourdonnement, danse frétilante, nombreux va-et-vient des ouvrières, butineuses, éclareuses. Il y a tout ce qu'il faut pour faire un dessert succulent. Dans la tête du cuisinier, le gâteau prend forme, mais surtout il prend goût. Les papilles gustatives des convives pourraient être charmées par le parfum fleuri du miel. Il faudra sans doute très peu d'alcool pour ne pas tuer la fine prégnance du liquide sucré, coloré, fondant, gorgé de soleil.

Après avoir fait le tour du domaine, Monsieur Montmirel sonne à la porte de ma demeure. Je l'accueille chaleureusement. Quelques mots suffisent pour choisir les saveurs du gâteau, définir les ingrédients, dessiner la forme rectangulaire en trois couches superposées, déterminer les couleurs fruitées des myrtilles et framboises... bonheur de l'harmonie des sens... Je lui fais déguster le liquide fluide, transparent, rose orangé qui le ravit. Le grand chef pense tout bas : *avec ce parfum je vais réaliser un gâteau exceptionnel digne d'une réussite diplomatique à venir*. Je lui donne quelques pots, il m'en remercie et me dit en riant : « Le festin se terminera par un diplomate. Qu'en pensez-vous ?... »

Geneviève R.

Le printemps est d'une infinie générosité cette année. Voyez les abeilles voler de marguerites à effeuiller en coquelicots aux rondes fleurs légèrement fripées. Elles sont d'efficaces travailleuses sans jamais rechigner à leur tâche.

Parfois je songe que beaucoup de nos contemporains seraient bien heureux de s'inspirer de ces petits insectes à l'ardeur sans égale. Mais, je vais poser là ces considérations philosophiques à plus compétent que moi. Laissons-les œuvrer et restituer au monde le fruit de leur réflexion comme d'autres nous offrent le fruit de leur travail.

Pour l'heure je préfère me délecter du spectacle de leurs valse. Petites princesses aux ailes d'argent et à la robe de bal aux reflets d'or font briller de mille éclats ma charmante campagne. Alors, je ferme les yeux, j'hume goulument l'air et ses parfums envoûtants. C'est un tourbillon insensé, une révolte florale.

Je devine à votre regard dubitatif que vous me voyez comme un doux illuminé. Mais comment ne pas perdre la raison devant l'opulence que la nature nous apporte.

Montmirel, je vous saurais gré d'accepter de m'accompagner ce matin pour mes pérégrinations quotidiennes. Je ne puis plus m'en dispenser tant elles sont nécessaires à ma vie d'homme. Allez suivez-moi donc et vous aussi venez profiter de ce miracle chaque année renouvelé. Vous qui êtes un magicien dans votre cuisine devez connaître la source et l'origine de toutes ces choses qui passent dans vos mains expertes. Nul cuisinier en ce bas monde ne doit ignorer le travail de ces belles et gracieuses demoiselles. Voyez-les s'échiner pour moi, pour vous, pour nous tous. En sont-elles conscientes ? Et voilà,

encore une question existentielle mais je choisis de me concentrer sur le délicieux résultat de leur dur labeur.

La piquante ronce en fleur apportera sa touche corsée. Notez bien que je m’amuse fort bien de cette remarque. Vous me voyez comme un effronté ? Je peux bien me confesser à vous. Un cuisinier est un prêtre sans soutane. Je sais pertinemment qu’aucune de mes confidences ne sortira de ces marmites de cuivre à l’éclat rutilant.

Montmirel, ce matin nous allons nous partager l’exclusivité du travail de cette masse laborieuse d’ouvrières. Femmes ou abeilles, seul le beau sexe connaît l’effort à produire pour atteindre l’excellence. J’ai déjà le goût de ces délicates fleurs sur le bout de la langue, je peux sentir l’arôme persistant de mes châtaigniers, tel un long baiser volé. Mon cher, je vous en conjure de toutes mes forces, soyez mon Carême à moi. Faites éblouir l’art culinaire et sublimez donc cet or végétal. Devenez toujours plus inventif encore que vous ne l’êtes déjà. Je veux renaître de mes saveurs passées, tout comme ce jour où je fus bouleversé par un diplomate.

À la fin de notre bel été, elles nous offriront leur vie, je sais qu’il convient mieux de dire que nous la leur prendrons. Je préfère passer sous silence cet aspect assez déplaisant. D’ailleurs le bœuf bien engraisé, perd lui aussi la vie sans nous émouvoir plus que cela sur le sort qui lui sera réservé.

Il faut juste penser que d’autres occuperont la place dans la ruche. Il est dans l’ordre des choses que tout doit être renouvelé. Il en est de même avec tyrans et dirigeants. Un dictateur en chasse un autre, un régime politique en remplace un ancien. Inéluctable cycle de la vie des pays et des hommes. C’est ainsi que le monde fonctionne depuis toujours Montmirel, la nature a horreur du vide et s’efforce de combler chaque espace libre.

Admirez-les, fleuretant entre les mauves scabieuses, aux rouges coquelicots aux pétales de soie. Pensez-vous qu’elles continueraient si elles savaient leur destin ? Parce que pourquoi s’échiner si l’on en connaît déjà l’issue. Pourquoi se fatiguer ainsi sans relâche pour finir écrasé telle une révolution avortée. En vérité, mon cher Montmirel, nul être vivant ne doit savoir qu’elle sera la destination finale de toutes ses actions. Voilà la beauté du geste, la grandeur de la tâche que l’on accomplit. Ne rien savoir pour continuer à espérer toujours et encore. Et c’est seulement à ce prix, que vous, moi, elles, iront de l’avant sans jamais cesser un jour.

Ce que le ciel nous promet, c’est sur la terre que devons l’accomplir.

Carmen Ferchault

Je me souviens des confitures d'airelle et d'arbousier que je dévorais étant petit dans la grande cuisine de Combourg. Jeannette me découpait une belle tranche de brioche qu'elle garnissait généreusement de cette douceur. Quel délice ! Cette évocation me met l'eau à la bouche.

Mais aujourd'hui, je peux oublier ce charmant parfum d'enfance. Mon bon Montmirel m'a demandé si j'accepterais de goûter une saveur inconnue. Il m'a expliqué comment on obtenait le miel, ce fameux nectar : on écrase toute la colonie d'abeilles, tout simplement ! Je sais bien que le monde animal est à notre service et que les insectes comptent pour rien. Qui ne voudrait se débarrasser des moustiques, des guêpes et autres nuisibles ? Mais les abeilles, tout de même ! Leur massacre est-il inévitable ?

J'avoue avoir une certaine répugnance à devoir goûter cette substance. Le miel, malgré les filtrages, ne comporte-t-il pas des impuretés, d'infimes parties devenues invisibles, de ces insectes ? Mon cuisinier m'assure que nous ne pourrions pas nous en passer si nous voulons continuer à savourer desserts et friandises, auxquels je ne suis pas du tout insensible.

La vie est ainsi faite qu'il nous faut sans cesse nous plier à de nouvelles expériences et celle-ci ne doit pas être si pénible.

Je m'attends à un produit sirupeux, légèrement âcre, mêlé des senteurs de toutes les herbes aromatiques, fleurs des champs, modestes pousses que ces demoiselles butinent, un genre de tisane trop infusée et un peu écœurante.

Je saisis la cuillère que me tend Montmirel. Malgré la confiance que je lui porte (il ne m'a jamais déçu), j'ai peur que son contenu ait le goût de médicament. Je dépose une petite partie de son contenu sur ma langue. Étonnant mais insuffisant pour me faire une opinion.

J'absorbe la cuillerée tout entière et laisse l'épais liquide se répandre dans ma bouche. La consistance est très légèrement granuleuse, pas désagréable. Mais ce qui est unique, c'est le goût ! Pas celui d'une infusion trop corsée ; au contraire, les saveurs subtiles de nature se font écho. Ma bouche est devenue une caisse de résonance. J'y sens comme une musique silencieuse et intime de goûts acidulés comme un jus de fruits et délicatement sucrés.

Montmirel guette mes réactions. Je suis resté muet et il ne parvient pas à interpréter mes mimiques. Je lui adresse un bon sourire et lui fais part de ma surprise devant ce parfum riche et inattendu. Mon enthousiasme le gagne, il s'échauffe et m'informe qu'il a songé à la confection d'une nouvelle pâtisserie (au miel bien sûr) qu'il voudrait me dédier. En hommage appuyé, il songe à lui attribuer le nom de pudding Chateaubriand. Le diplomate que je suis en rougirait presque, la description de sa composition me ravit d'avance. J'ai hâte de le savourer et de le partager avec mes amis.

Je repense au délicieux nectar que je viens de découvrir. Il faudra à l'avenir que je me souvienne de cette leçon : garder l'esprit ouvert devant la nouveauté et ne pas sous-estimer la nature.

Pascale Hamon

— Consigne 2

S'inspirer d'un menu de réveillon de 1936, constitué de « délices du Périgord, bouchées royales, suprême Ménélick, poulets en gelée, petits pois, salade, fromage, fruits, friandises et bûche de minuit », pour raconter une soirée dans un restaurant et ce qu'on en attend.

Menu somptueux

Long dîner de fête sans début ni fin.
Interminable repas entrecoupé d'entremets.
Place déterminée auprès d'inconnus à apprivoiser.

Délices, bouchées, suprême coupent l'appétit.
Poulet, petits pois, salade, fromages sont fades.
Fruits, friandises, bûches flattent le palais.

Picaret, Sauternes, Pomerol et liqueurs font tourner la tête.
Le champagne pétillant de bulles reflète le bonheur de la fête.
Les flûtes s'entrechoquent en un tintement cristallin.

Aux douze coups de minuit la joie éclate enfin, rires et souhaits.
La musique invite à chanter, à danser en couple et en farandole.
Conversations intimes dans le boudoir avec les amis et la famille.

Geneviève R.

Le réveillon

Il est des années si difficiles dans la vie d'un homme que l'on n'aurait qu'un seul de vœu à formuler, celui de pouvoir l'effacer de sa mémoire.

Pour ma part, celle qui vient de s'écouler, 1936, dont je vais savourer l'enterrement. Dans quelques heures tout à peine, aura lieu le réveillon de la Saint-Sylvestre. Le menu de fête va prendre des airs d'éloge funèbre. Ce soir, je vais inhumer en grande pompe, et en vrac, le front populaire, les congés payés, la semaine de 40 heures ainsi que toutes ces femmes prétentieuses qui viennent d'entrer au gouvernement.

La haute gastronomie, notre grand art culinaire, l'excellence française, ces qualités tant enviées dans le monde civilisé pourront, je l'espère, me faire oublier pour un instant les événements tragiques de cette année. La vie telle que je la connais, que je la conçois est en grand bouleversement. Je n'ose imaginer que cet immense chambardement puisse augurer des jours bien plus sombres encore. Une mise en bouche macabre, une entrée en matière funeste et des rivières rouge sang comme un mauvais cru.

Mais je vais poser là mes doutes et mes craintes. Ce soir j'attends des délices du Périgord, des bouchées royales, des suprêmes Ménélick qu'ils apaisent mon âme chagrine.

Ce bel établissement au charme cossu a tout pour me séduire, moi qui suis en recherche d'une rassurante tradition provinciale de ces longs repas de fêtes. Ces repas dont on sait quand ils commencent mais jamais quand ils prendront fin. Là, devant mon cœur défait par le bouleversement de notre civilisation malmenée, je vais, sans doute pour la dernière fois, être ébloui par un savoir-faire ancestral, fruit d'une longue tradition qui se doit de perdurer encore et toujours. Rien ne devrait pouvoir les perturber, pas même une révolution ouvrière aux relents de poussière noire.

Cette nuit, en ces ultimes instants d'une année horrible, en toutes choses, je vais mettre un point d'honneur à me délecter de ces mets d'exception qui font la fierté et la grandeur de notre belle France. Chaque bouchée je vais la porter à mes lèvres gourmandes et la dégusterai telle une œuvre d'art éphémère. Voilà donc la beauté de la chose, résultat du travail accompli en cuisine où règne l'effervescence d'une ruche d'humains. Aucun détail n'aura été négligé, rien ne sera laissé au hasard de l'inconstance. Ordonnancement et précision seront les maîtres d'œuvre de ce véritable atelier d'artiste.

Déjà, de la salle de réception aux cuisines, s'activent serveurs et chefs de rang, telles des abeilles sur la prairie fleurie.

Je m'imprègne de la lecture du menu, il est devenu missel, ce repas promis va prendre des airs de messe dominicale. Alors religieusement et avec tout le

respect dû à Dieu et ses humbles serviteurs, je vais honorer la grandeur de cette table dressée pour la circonstance. Autel sacré où rien ne sera laissé au hasard pour des heures de délice gastronomique, arrosé du fruit d'une vigne généreuse. J'oublierai peut-être que rien n'est réellement acquis pour l'éternité. Reste à digérer l'un et l'autre de ces aspects de la vie pour ensuite traverser la frontière qui me sépare de 1937 aux promesses à tenir. Mais pour ce soir que le vin coule à flots. Garçon, champagne.

Carmen Ferchault

Il fait très chaud au Coq en Pâte et le Sauternes n'a rien arrangé. Les convives ont dévoré les hors-d'œuvre, ayant plus ou moins jeûné afin de se réserver pour ce soir. Leur appétit, momentanément calé, leur permet de lever leur nez de l'assiette. Les conversations vont bon train et roulent sur les bouleversements et les avancées sociales qui ont émaillé l'année.

Henriette a 18 ans, c'est la première fois qu'elle est autorisée à festoyer en compagnie de sa famille et quelques amis. Tout la ravit, le décor merveilleux qui brille de mille étoiles scintillantes, les mets délicieux, son cousin préféré assis à ses côtés qui la taquine et la fait rire, le champagne qui clôturera le repas et qu'elle pourra découvrir. Les bulles, la couleur et le goût de l'interdit la font tellement rêver ! Elle est sûre que ce sera une expérience inoubliable. Elle rit de plaisir et voit bien qu'à une table proche, un jeune homme timide la regarde à la dérobée. Elle aussi lui jette de brefs coups d'œil, l'air de rien, mais elle sait bien qu'elle n'osera jamais aller à sa rencontre. Elle veut juste vérifier qu'il la trouve jolie.

Une assiette de poulet en gelée lui est présentée. Elle n'a déjà plus faim. Elle picore quelques petits pois et rit et bavarde. Sa vie lui paraît magnifique et l'avenir radieux.

Demain, elle recevra des étrennes de la part de ses parents et grands-parents ; elle sait déjà qu'elle en dépensera jusqu'au dernier centime. Pas pour des frivolités, ni pour une paire de bas (de toute façon, elle n'a pas encore le droit d'en porter). Non, elle achètera le beau stylo qu'elle a aperçu dans une papeterie près des quais et elle racontera tout. Tout de cette soirée, tout de chaque jour de cette nouvelle année qui tiendra bien des promesses, elle en est sûre.

Dans un coin du restaurant, elle aperçoit quelques musiciens qui s'installent autour du piano. Vont-ils pouvoir valser, y aura-t-il assez de place ?

Elle n'a plus que faire de la bûche, des friandises et du champagne. Elle veut sauter, danser, voler ! Elle glisse un regard discret vers le garçon de l'autre table qui lui sourit puis se lève et s'approche.

Pascale Hamon

Que s'achève 1936 et vive 1937 !

1937, l'année nouvelle arrive. Nous allons quitter 1936, si riche en événements : arrivée d'un nouveau gouvernement de Front populaire, grandes et longues grèves, manifestations gigantesques. Et à l'étranger, les bruits de bottes en Allemagne, les guerres en Espagne et en Afrique. Je ne veux plus penser à toutes ces menaces. Je souhaite une nouvelle année qui nous ramène la paix et la joie.

Alors, je veux faire la fête et me concentrer sur les plaisirs de la vie, notamment ceux de la table. Je veux retrouver les goûts des produits de la douce France.

Avec mes amis, nous avons donc concocté un repas de réveillon qui nous ressemble. Jacques, originaire du Périgord, apportera foies gras de canard et d'oie. Il y en aura ainsi pour tous les goûts. Yvan a proposé de cuisiner des bouchées royales et du suprême Ménélick. Je dois dire que je ne sais pas trop ce qu'est ce dernier plat. Mais le nom Ménélick m'inspire. J'ai regardé dans le Larousse : il évoque l'Éthiopie et ses rois, dont certains portent ce nom.

Un vrai repas de fête ne peut pas s'envisager sans volaille : du poulet en gelée conviendra parfaitement. Je m'en charge et je l'agrémenterai avec des conserves des petits pois de mon jardin. Faire ces conserves l'été dernier fut un vrai casse-tête. Mais pour un repas avec mes amis, que n'aurais-je pas fait ? J'apporterai aussi les salades d'hiver que je pourrai trouver, les plus croquantes possible. Il n'y a rien de meilleur !

Marc, qui viendra de Normandie, apportera des fromages de sa région : camembert, livarot, pont-l'évêque, neufchâtel. Gilles, lui, a promis du pélardon et du sainte-maure. Nous lui avons aussi demandé du comté et du beaufort qu'il trouvera facilement chez le fromager de sa rue.

Et puis, il y a la palette des desserts : fruits, pour ceux qui n'auront plus faim ; friandises. Sans oublier la bûche, pour laquelle Marthe, la femme de Marc, connaît, nous a-t-elle promis, une recette irrésistible héritée de sa grand-mère. Nous la mangerons à minuit pile !

J'ai parlé solide. Mais il convient aussi de parler liquide. En France, un bon repas, a fortiori un réveillon, ne peut pas s'envisager sans vin ! Nous avons donc tous longuement réfléchi. Et décidé qu'il y aurait du rosé, du sauternes et du pomerol. Le picaret rosé, évoqué par André et Jacques, ne me dit rien qui vaille. Mais j'ai applaudi au choix du sauternes. 1926, une grande année, celle où nous nous sommes tous rencontrés au service militaire ! Le début d'une grande amitié.

Mais curieusement, personne, sauf moi, n'a pensé au breuvage à bulles de Dom Pérignon. Heureusement, je suis né au milieu des vignes de la Montagne de Reims. Il m'a donc fallu rappeler aux amis qu'un réveillon de la Saint-Sylvestre ne pouvait pas s'envisager sans champagne. C'est la condition indispensable pour bien commencer l'année !

Après, nous terminerons les festivités avec un petit « pousse-au-crime » : calvados, armagnac ou autre. On verra bien ! L'essentiel étant de passer un bon moment entre amis, loin des tumultes du monde, si inquiétants...

Laurent Ribadeau Dumas

Atelier du 9 avril 2022

Pauline

À partir du portrait d'une jeune aristocrate au tout début du XIX^e siècle, nous imaginerons et rédigerons la vie de « Pauline », femme du monde et de lettres, survivante d'une famille exterminée sous la Révolution, en fonction des éléments qu'elle nous présente : ses vêtements, ses bijoux, sa coiffe, son expression, sa maigreur et sa pâleur dues à la phtisie qui l'emporte à trente-cinq ans en 1803. Au programme également : pliage et fermeture d'une lettre comme en 1810.

— Consigne 1

Écrire une lettre de Chateaubriand à Pauline de Beaumont, soit au cours de leur liaison, soit avant la mort prématurée de la jeune femme, soit après celle-ci. On peut employer un ton intimiste ou un ton plus informel, dans le cas où Chateaubriand n'a pas vu son amie depuis longtemps, par exemple.

Ma chère âme,

Rome me semble le bout du monde ! Comme je m'en veux de vous avoir abandonnée !

Ah cette revanche qu'à mon corps défendant j'ai voulu prendre sur la vie, sur l'infortune de ma famille, sur l'ébranlement de notre société, de notre église !

Je le confesse, ce poste que l'on m'a proposé en Italie m'a aveuglé. Plus rien ni personne n'avait alors d'importance !

Mais, depuis que je suis loin de vous, ma vie n'a plus de sens. Vous étiez ma colonne vertébrale, ma lumière, mon avenir, mon amour... Comment ai-je pu vous abandonner ?

Dites-moi comment vous allez, ma chère ! Des amis français, en visite à Rome, m'informent de vos problèmes de santé. Je m'inquiète pour vous. On me dit que vous vous consommez littéralement.

Je revois avec tendresse vos bandeaux de jais, votre carnation si délicate, votre regard profond et envoûtant, votre élégance si naturelle. Mais c'est votre douceur, votre écoute, votre patience qui me manquent à chaque instant.

Je vous en prie ! Venez me rejoindre à Rome ! Je serai présent pour vous autant que vous l'avez été pour moi, toutes ces années, à Savigny ! J'ai la certitude que le climat romain vous sera propice. Quittez donc nos contrées septentrionales pour vous réchauffer au soleil de l'Italie. Je m'occuperai de vous, je vous chérirai, je vous guérirai ! Je ne peux plus vivre sans vous et n'attends qu'un mot de votre part.

Mon âme, ma chérie, j'implore votre pardon ! Au nom de notre amour passé, donnez-moi une chance, donnez-nous une chance de raviver la passion incandescente de nos années passées !

Je vous attends ! Je t'attends !

François-René

Catherine Ricard

Chère Pauline,

Le printemps est arrivé à la Vallée-aux-Loups. Il offre sa splendeur nimbée de soleil et d'averses et ses parfums délicats.

Las, vous vous êtes envolée pour aller butiner lilas, glycines et pommiers en fleurs dans un ailleurs qui m'est interdit.

Petite mouche à miel, vous me manquez terriblement, amoureuxment, éternellement.

Petite abeille échappée de l'essaim, petite ouvrière constante veillant à mon écriture, toute à son sacrifice jusqu'à son trépas.

Telle Héro appelant son Léandre dans l'obscurité à travers l'Hellespont, vous m'êtes apparue en spectre, l'autre nuit. Surgissant de l'ombre, évanescence comme la sylphide échappée de sa tombe.

Petite mouche à miel adorée, votre vie fut brève et tourmentée.

Je me souviens...

Vous êtes venue partager votre nuit nuptiale avec moi, pauvre abeillot.

Ce souvenir ardent me torture nuit et jour et je ne trouve aucune paix.

Je me languis de votre peau de lait, de votre cou luisant et tendre où cascadenent les boucles brunes comme un impétueux torrent.

Les cariatides de ma demeure sont de pâles reflets de votre beauté disparue et il m'arrive de me jeter entre leurs beaux bras blancs et froids. Elles sont toutes les Atala et les Pauline et je suis à jamais leur Chactas.

Petite abeille, venez me hanter, revenez à l'essaim, et dorlottez-moi comme jadis, afin que votre grand homme trouve la force d'accomplir toute sa destinée.

L'enchanteur

Pascale Sueur

Ma tendre amie,

À peine l'aube vient-elle de nous séparer que déjà j'éprouve la nostalgie de ton corps chaud, de ton regard de braise, de ta brune chevelure, de tes caresses savoureuses.

Quel délicieux sort m'as-tu envoyé pour que je ne puisse m'ôter ton visage de mon esprit ?

Quelle sorcière désirable es-tu donc pour que je sois envoûté et sous sa totale emprise ?

Seigneur, qu'il est plaisant d'être emprisonné dans tes griffes. Tu es la géôlière de mon cœur et j'accepte la douce servitude de ta gorge blanche et des promesses de bonheur du mont de vénus.

Je vais endurer le martyr tout le jour durant jusqu'à ce que la nuit et son voile noir vienne à nouveau nous envelopper.

Dieu et tous les saints m'en sont témoins, rien sur cette terre ne saurait être plus suave que le goût de ta peau de lait, que l'odeur de miel qu'elle exhale.

Douce amie, l'enfer est baigné de soleil. Seul le soir me calme et me rassure.

Il me rapproche de toi et de ta couche où je pourrai alors dormir dans le creux de ton ventre offert.

Mais désespoir, il n'est encore que midi. Je me sens sombrer vers la mélancolie, vers la folie. Le monde tourbillonne et change. Toi seule restes la même tel un arc-en-ciel entre passé et avenir. Le présent comme une offrande, un cadeau inespéré, et voilà que je reprends goût à la vie.

Alors, je suis tien, tu es mienne. Le Paradis nous appartient éternellement.

Tu vois, t'avoir abandonnée aux premières lueurs du matin déchire mon âme.
J'attends désormais les heures sombres, elles illumineront mon esprit égaré.

Carmen Ferchault

Pauline, ma douce amie, ma tendresse, mon âme sœur, que vous en êtes-vous allée ? Je garde imprimé dans mes bras le poids de votre dernier abandon, le parfum de votre dernier souffle, et plus que tout l'image de votre dernier regard, déjà perdu dans l'au-delà que vous alliez rejoindre. C'est un chagrin si déchirant que de serrer pour un ultime adieu l'élue de son cœur. La douleur m'habite corps et âme, je vis chaque instant dans votre souvenir. Il me revient votre rire léger qui savait si bien éloigner les noires pensées de mes tourments, votre geste gracieux lorsque vous releviez la mèche brune qui s'échappait régulièrement de votre catogan, tout en continuant de me bercer de vos propos apaisants. Il me revient nos embrassades fougueuses quand votre douceur cédait le pas à votre voluptueuse appétence amoureuse. Il me revient en de fugaces illuminations tant de moments de notre belle complicité, chacun d'eux me transperce d'un coup de poignard, mémoire d'un passé à jamais révolu. Une part de mon âme s'est déchirée, enfuie avec vous, une part de moi perdue à tout jamais. O, ma si chère Pauline...

Dominique M.

Jours et nuits

J'aime...

Votre silhouette svelte.

Votre démarche élégante.

Votre port de tête digne.

Vous êtes ma muse adorée...

Votre beauté m'attire.

Votre regard m'envoûte.

Vous habitez mes jours.

J'aime...

Caresser tendrement ta peau blanche, fine, transparente.
Glisser mes doigts dans ta douce chevelure noir ébène.
Me blottir paisiblement contre ton corps puissant et fragile.
Humer avec délice ton souffle parfumé, fleuri, pimenté.
Tu habites mes nuits à tout jamais...

Pourquoi me quittes-tu aussi subitement ?

Tu es si jeune, si belle... La vie s'ouvrait à nous...
Mes bras t'enveloppaient d'un amour sans limites.
Que vais-je devenir sans vous, ma Pauline tant aimée ?
Garder le souvenir de nos fougueuses étreintes.
Je vous enlace dans mon cœur pour l'éternité.
Pourquoi m'avoir abandonné en un si bel instant ?
Le chagrin envahit mes jours et mes nuits pour toujours.

Geneviève R.

Après ton départ...

La pluie a installé un voile de tristesse sur le domaine. J'ai le cœur serré depuis ton départ, tout à l'heure. Sans toi, je me sens vide et désœuvré. Je ne sais plus où aller. Je ne sais plus qui je suis. Je vais aller marcher sous les arbres pour trouver un peu de sérénité.

Tu m'as dit en partant que tu m'écrirais dès que possible. Je n'ai pas la patience d'attendre ta lettre. Je préfère prendre les devants. Ces deux semaines avec toi, je ne les ai pas vues passer. Ce fut un trop court moment de bonheur à l'écart des tumultes du monde, loin des préoccupations et des soucis quotidiens.

Je me sentais moi-même et je sentais une parfaite harmonie entre nous. Quelque chose que je n'ai éprouvé que très rarement dans ma vie. Tu m'apportes le repos du corps et de l'esprit, la plénitude de l'âme. Entre nous, inutile de faire de longs discours. Un geste, un regard suffisent. Et sans détour, nous pouvons passer d'une discussion légère sur les fleurs du printemps à une conversation grave sur la marche du monde ou sur le livre de X. Avec quelle passion tu l'as défendu : tes yeux étincelaient, tes mains se crispaient sur les miennes, quand tu me reprochais mon indifférence face aux malheurs décrits

dans l'ouvrage. Dans ces moments-là, je suis prêt à te suivre jusqu'au bout du monde !

Pour l'instant, j'erre malheureux sous les frondaisons embrumées des grands arbres. Je te revois tout à l'heure au lever, assise à la coiffeuse, me regardant en riant, tout en arrangeant ta longue chevelure brune. C'est la dernière image que je veux garder de toi aujourd'hui...

Je pense partir en voyage pour éloigner les tourments nés de ton absence. Me faire au retour de la solitude. Écris-moi vite.

Laurent Ribadeau Dumas

Ma tendre amie Jeanne,

Quelle nuit oppressée j'ai vécue après la promenade que nous avons eu le bonheur de partager au bord du lac du Bourget.

Votre bras svelte frôlait parfois le mien et irisait ma peau de mille picotements.

J'ai aimé cheminer à vos côtés entre lac et montagne tandis que vous récitiez les poèmes d'exil de Charles d'Orléans.

Quel transport m'a enthousiasmé lorsque nous avons partagé le repas à l'Auberge du Cerf.

Je vous ai vue si belle, si jeune dans votre élégante robe impératrice.

Et vos pommettes rosies par l'émotion m'ont plus que troublé.

Votre cou gracile portait votre ravissant visage au délicieux petit nez mutin.

Votre délicat collier de perles rehaussait votre port de princesse et la pâleur de votre peau satinée. Et, s'il fallait le souligner encore une fois, le diadème qui ornait votre brune chevelure éveillait en moi les plus brûlants émois.

Vos avances naïves ont réveillé mon âme toujours jeune et j'ai songé une fois encore succomber à vos charmes si généreusement offerts.

Mais non, chère Jeanne,

Vous ne pouvez pas m'appartenir. Je suis un homme vieillissant et je ne peux plus vous voler votre fraîcheur. Quelque homme jeune saura vous conquérir.

Ah ! Que la vie est cruelle, qu'elle avance implacablement vers son crépuscule !

Je reste néanmoins votre dévoué

François-René.

Claude Fontaine

— Consigne 2

À partir du poème « Nous verrons » de Chateaubriand, écrire un texte intégrant la première phrase de chaque strophe (pas nécessairement dans l'ordre du poème de Chateaubriand).

Gare ! Faites place aux carrosses
C'est le monde des « big boss »
Ça se pousse, ça secoue
Et voilà, faut qu'ça mousse
En veux-tu de la promesse ?
Au perchoir, ça se presse
Des requêtes ? De la détresse ?
De l'adresse ils en ont
Ils te collent du « nous verrons »,
« Nous verrons », « nous verrons ! »
Nous verrons est un mot magique
Nous en ririons si ce n'était tragique
Ces tartuffes, ces cacochymes
Ces vieillards qui penchent vers la terre
Vociférant sur les incompetents
Sur les décadents, sur les sans-dents
Rabrouant le doute qui s'instille
Reniant les moments difficiles
« Mais cet avenir plein de charmes
Vous ne le voyez pas, bande d'imbéciles ? »
Ils éructent, pusillanimes
Dans l'arrogance de leurs diatribes.
Ami, levons-nous de concert
Nous avons la puissance d'être ensemble
Levons-nous, avançons, déferlons
Emportons ces sornettes d'une lame finale
Valère et Danis n'ont qu'une âme
Rien ne résiste à l'amitié des hommes
Le passé n'est rien dans la vie
Seul compte l'avenir que tu construis
Ami, levons-nous et allons !

Dominique M.

Chères concitoyennes, Chers concitoyens !

Le passé n'est rien dans la vie. C'est vers l'avenir qu'il faut regarder, résolument ! Vers demain ! Vers des jours heureux auxquels les jeunes générations devront travailler avec cœur et acharnement !

Gare ! Faites place aux carrosses qui traversent la foule, passive et désabusée. Laissez passer ce vent d'optimisme, cet élan citoyen, fougueux et passionné, qui nous entraînera tous dans son sillage !

Le passé ? *Ce vieillard penche vers la terre*, ne retient que ses erreurs, ses dérives, ses impasses. Oublions-le ! Accordons aux jeunes crédit et soutien ! Parmi eux, *Valère et Damis n'ont qu'une âme*. Ils nous montrent à quel point nous devons avancer, tous ensemble, unis et fraternels, vers un même objectif !

Mais cet avenir plein de charmes ne sera pas sans notre intervention à tous. Chacun doit être acteur, non seulement de sa vie, mais également de la communauté. Ce n'est qu'en pensant collectif que nous construirons un monde meilleur.

Pour beaucoup, *nous verrons est un mot magique*. Mais si nous en restons là, nous ne verrons rien du tout. Chacun attendra de l'autre qu'il trouve une solution, la solution. Chacun démissionnera de son état d'être libre, d'être égal à tout autre, dans ses droits, mais aussi dans ses devoirs. Et nous nous enliserons irréversiblement.

Catherine Ricard

Adages, raisons et déraisons

« *Le passé n'est rien dans la vie* »

Il pèse juste sur notre mémoire et nous empêche, dit-on, de vivre le présent et de regarder vers l'avenir. Mais est-ce si sûr ? N'a-t-on pas besoin du passé pour éclairer présent et avenir, leur donner un sens ?

« *Mais cet avenir plein de charmes* »

Plein de charmes oui, si on a su le préparer. Les charmes peuvent vite se dissiper au contact de la réalité. Et le rêve entrevu pour l'avenir n'être qu'une étoile filante. Le grand soir, enjolivé par les feux du soleil couchant, peut devenir un leurre. Et préparer des lendemains tragiques...

« *Ce vieillard penché sur la terre* »...

... après une longue vie de labeur. Après une longue existence de peines, de joies et de malheurs, ralenti par un corps affaibli, un esprit moins vif. Le tragique de l'existence humaine.

« *Valère et Damis n'ont qu'une âme* »

Au moins en parole, dans l'enthousiasme du verbe, quand tout va bien. Là, ce sont les meilleurs amis du monde ! Mais si surgissent jalousie ou concurrence, si les intérêts divergent, la belle amitié peut se fissurer pour finalement disparaître... Il n'en restera alors bientôt plus qu'un vague souvenir...

« *Gare ! Faites place aux carrosses* »

La force prime le droit. Les riches l'emportent sur les pauvres, les forts sur les faibles. Des grands classiques de l'histoire humaine ? Sans doute. Mais l'être humain sait parfois s'arracher à cette triste condition et aller au-delà de ses limites pour faire mentir l'adage en faisant passer la charrette avant le carrosse.

« *Nous verrons est un mot magique* »

« Nous verrons »... Une expression que l'on emploie avec les enfants. Une vague promesse pour temporiser, que l'on ne tiendra pas. Pas qu'avec les enfants d'ailleurs. Le propos est aussi employé par une personne en situation de pouvoir qu'une demande gêne et qui n'a pas envie d'y répondre.

« Nous verrons », c'est aussi l'expression de l'incertitude. Le « wait and see » des Anglo-Saxons. Attendre et voir comment les choses vont évoluer.

Mais « Nous verrons », c'est également l'expression du futur. La possibilité d'un avenir meilleur. C'est donc aussi « un mot magique » !

Laurent Ribadeau Dumas

Nous verrons est un mot magique

Nous l'employons à propos d'tout
Et puis pour rien, comme une supplique,
Lorsque l'on est au mois d'août,
On se réjouit, c'est un délice
Dans un murmure, chantonnons
D'une voix, pour Valère et Damis.
Pour eux point n'existe : Nous verrons.

Valère et Damis n'ont qu'une âme
Un seul souffle anime leur cœur,
Une seule passion les réclame.
Depuis l'enfance, c'est leur bonheur
Jouent aux osselets, au bilboquet,
Depuis l'enfance, comme des chatons
De vie et d'amour ils rêvaient
Et bannissaient le : Nous verrons

Le passé n'est rien dans la vie
Au plus lointain qu'ils se souviennent,
Ils n'avaient pas d'autre appétit,
Se disaient, qu'à cela ne tienne,
Oui au présent d'éternité.
Puisque d'amour nous nous aimons
Comme les oiseaux dans la nuée
Omettons les mots : Nous verrons

Mais cet avenir plein de charmes,
Malheureusement fut rompu
Car Valère partit plein de larmes
Aux galères il fut vaincu
Mais Damis, amie fidèle,
Compta les mois et les saisons
Elle attendit son cher Valère,
Et jamais ne disait : Nous verrons

Gare ! Faites place au carrosse !
Folle de joie, elle s'exclamait
Tous les coches et tout's les rosses,
Sur l'bas-côté tous se rangeaient,
Pour laisser passer les amants
De leur chemin, nous écartions
Pour les pauvres gueux et les manants
N'est pas de mise le : Nous verrons.

Ce vieillard penché vers la terre
Guidant sa monture et sa herse
Pour retourner la terre printanière
C'est notre Valère sous l'averse.

Tandis que Damis cuit la soupe
Du paysan, dans le chaudron.
Penchée sur l'âtre, c'est pas un scoop
Pense intimement : Nous verrons !

Claude Fontaine

Je verrai

Le passé n'est rien dans la vie.
Il affaiblit et alourdit.
Pourquoi porter un si grand bagage
Juste pour partir en voyage.
Il faut se délester de toutes nos armes,
Oublier les souvenirs dépassés.
Mais quel est cet avenir plein de charme,
Serait-ce une folie passagère ?
Ou bien une déraison de l'âme ?
Je ne m'en soucie guère.
Comment puis-je le savoir ?
Car le présent est à mes pieds,
Je m'oblige à ouvrir les yeux pour le voir,
Et ne plus rien supplier.
Ce vieillard penche vers la terre.
Il la trouve si basse,
Lui qui rêve encore de la mer
Alors que son corps lui crie grâce.
Il veut encore et toujours croire,
Que sa fin n'aura pas de fin,
D'une belle et pure eau à boire,
Et que jamais plus il n'aura faim.
Utopie d'un homme qui se meurt,
Saisi d'une urgence, d'un désir.
Demain vient toujours de bonne heure,
Pour celui refusant de périr.
Valère et Damis n'ont qu'une âme.
Elle enveloppe deux cœurs et deux corps,
Ah la voilà donc la jolie lame,

Qui entre à son gré et qui en sort.
Et moi, que suis-je dans ce tumulte, ce tourbillon ?
Rien d'autre qu'un pauvre artiste,
Un saltimbanque mal né, un petit trublion,
Qui sans relâche se débat et résiste.
Gare, faites place aux carrosses,
Ils bousculent sans pitié les doux rêveurs,
Regardez-les ces satanées rosses,
Écrasant tout ce qu'il a de meilleur.
Un jour ne peut en remplacer un autre,
Ils s'en viennent et nous attrapent,
Sans que jamais ils ne soient nôtres,
Ne courez pas car sans cesse ils nous échappent.
Nous verrons est un mot magique,
Une pieuse incantation,
Une de ces prières archaïques,
Qui nous rendent moins béliers que moutons.
Alors oui je verrai l'avenir au goût de miel,
Et tant pis pour moi si jamais
Je ne puis atteindre le ciel.
Mais je ne suis pas de ceux qui renoncent,
À la rêverie et à l'espoir,
À la quête de l'ultime réponse
Car s'il y a ceux qui pensent je suis celui qui cherche à savoir.
Que l'avenir ne soit qu'un champ de ruines,
Ou bien une terre tant promise,
Si tu me tiens la main belle concubine,
Nous bâtirons une nouvelle église.

Carmen Ferchault

Nous vivons en cette année 2022 la pandémie dans le monde entier, la guerre en Ukraine, les élections en France. L'histoire se renouvelle inlassablement avec les tyrans, les despotes, les viols, la torture, les assassinats, les fosses communes. La sauvagerie de l'homme reste intacte. Et pourtant, après la dernière guerre mondiale, on pouvait entendre : « Plus jamais ce carnage. Sauvageons les droits de l'homme. » Et cependant, au travers de gestes

humanitaires, l'homme sait faire preuve de résilience, reconnaissance d'autrui, aide à la personne en danger, amour authentique pour sauver la vie. Paradoxe, tout cela m'interpelle.

C'est alors, qu'en ce jour d'avril 2022, je lis une des poésies diverses de François-René de Chateaubriand écrite en 1810. « Le passé n'est rien dans la vie mais cet avenir est plein de charmes. Ce vieillard penche vers la terre et Valérie et Damis n'ont qu'une âme. Gare ! faites place aux carrosses. NOUS VERRONS est le mot magique. »

Un souffle d'espoir face au chaos.

De retour chez moi, la télévision, la radio, la presse nous cassent les oreilles. De grandes promesses sont faites pour rendre la vie plus belle à nous tous. Pour les jeunes on assure une aide au logement qui réjouit Valérie et Damis qui n'ont qu'une âme. Pour les seniors, on annonce une retraite décente : « Regardez ce vieillard penche vers la terre ». Pour les plus pauvres, augmentation du RMI et du niveau de vie accompagné d'une diminution d'impôts. Les candidats à la présidence nous réconfortent en faisant miroiter cet avenir plein de charmes. Mais tous, autant que nous sommes, ne soyons pas dupes. Attention !... Gare ! faites place aux carrosses de nos dirigeants séducteurs qui se donnent à nous pour du meilleur.

Quelques mensonges se cachent derrière des discours éloquentes. Que faire ? Abstention. Vote utile. Procuration...

Votez selon votre cœur Français et Françaises...

Rendez-vous aux urnes dimanche pour élire le candidat magique...

Dans l'incertitude... la solution se trouve dans le mot magique :

« NOUS VERRONS. »

Geneviève R.

Atelier du 14 mai 2022

Lettres de « moi »

Très prisé aux XVII^e et XVIII^e siècles, le récit épistolaire, qui relate des faits réels ou imaginaires au travers d'une correspondance fictive ou non, connaît son apogée en 1780. À l'heure du numérique et du texto, nous imaginerons un sexagénaire qui, au soir de sa vie, écrit une lettre au fils qu'il aurait aimé avoir et qu'il n'a jamais eu. Il confie à cet enfant fictif des souvenirs de sa vie, des valeurs, des regrets, des espoirs...

— Consigne 1

Imaginer une lettre écrite par Chateaubriand, à la fin de sa vie, au fils fictif qu'il n'a jamais eu.

Vous êtes dans mon cœur mon regret éternel
Que n'êtes-vous né ?
L'empereur a eu son aiglon et ses bâtards, moi, hélas je n'aurai aucune descendance.
La vie m'aura donc privé de votre compagnie.
Il est vrai que j'eusse été un père absent, sans doute. Trop occupé à bâtir son monument littéraire et trop perturbé par des amours d'éternel jeune homme.
Je fus un prince en quête de sa sylphide, croyant la reconnaître en Pauline, Cordélia, Juliette et tant d'autres muses.

Mais les femmes m'ont lassé quand mes tempes ont blanchi et la seule compagnie de Juliette Récamier me suffisait et me suffit encore malgré nos infirmités. Quand nos mains se touchent, nous réalisons nos vœux pour l'éternité, hélas sans fils pour nous étreindre.

À l'aube de ma vie, le néant s'ouvre à mes pieds et la peur me saisit de basculer dans ce gouffre infernal.

Pour chasser cette vision d'outre-tombe, je me plais à vous imaginer, vous, le fils prodigue.

Un jeune homme séduisant, pourvu de toutes les qualités d'honnête homme. La tête altière et bien faite, le regard intrépide d'Alexandre et parfois cette mélancolie qui passe dans vos yeux comme celle de l'ange luttant avec Jacob, dans le tableau de Delacroix.

Dans mes rêves, votre visage émerge sur un camé et ce bijou reste caché dans les limbes de mes réveils.

Vous êtes partout, vous êtes nulle part.

Pascale Sueur

Mon cher François,

Je t'ai souvent imaginé, rêvé mais c'est aujourd'hui, à cette heure proche du déclin, que je te sens vraiment vibrer en moi, toi le fils que je n'ai jamais eu mais qui prend corps au moment où s'impose la nécessité de transmettre.

Transmettre tout d'abord ce sang qui a traversé mes veines comme celles de mes ancêtres – devenu peu à peu encre de l'écriture à travers mes Mémoires – sang de l'aristocratie qui porte fièrement en lui les vertus chevaleresques que j'aurai tenté de faire vivre dans toutes ces aventures que j'ai voulues héroïques. Je ne voudrais pas que tu déroges à ces forces inhérentes à cette condition de naissance.

Transmettre aussi cette mélancolie, cette tristesse qui a fait la pâte de mon écriture, qui a traversé mon être et qui a pu toucher l'âme de mes lecteurs. J'ai accepté et fait mienne cette mélancolie devenue aussi parfum du siècle. Dans cette « vallée aux loups » où je me suis réfugiée comme dans une thébaïde, j'ai voulu laisser de ce parfum et les arbres que j'ai plantés et qui grandiront exhaleront encore longtemps ce parfum, j'espère ! J'aimerais tant que tu sentes, que tu continues de respirer l'essence de cette mélancolie.

Et puis il y a l'amour, la passion amoureuse que j'ai pu diffuser dans mes romans, dans mes lettres, dans mes rêves. Je n'ai pu aimer vraiment que dans

cette intensité. Peut-être seras-tu voué à suivre ce chemin ? Certes, tu souffriras mais tu ressentiras !

Je pense à toi aussi comme à quelqu'un qui exprime la beauté, la jeunesse, le vrai, le pur. Je n'ai jamais aimé les demi-mesures. J'ai toujours, dans ma vie politique, choisi la justice, l'engagement et je n'ai pas hésité à m'exprimer crûment quand il le fallait ! Je m'en irai au ciel, le cœur pur et sans ressentiment.

Je te confesse aussi à toi, mon fils fictif, que je n'étais pas fait pour avoir une grande famille ou même une seule descendance réelle. Mon « moi » me préoccupait trop et m'a laissé un espace infini à explorer, me conduisant finalement à la quiétude et la distanciation suprême de l'écriture qui a satisfait tous mes sens. Je ne te souhaite pas bien sûr de plonger de cette façon dans ce miroir narcissique qui peut aussi mener au suicide. C'était, en tout cas, ma destinée. Ce ne sera peut-être pas la tienne.

Je te laisse la plume, le sang pour faire perdurer ma mémoire, même si je sens que seule mon œuvre si pleine qui a rempli ma vie sera ma seule et unique héritière !

Je t'aurai imaginé seulement et tu redeviens fantôme – comme tu l'étais déjà. Adieu.

Catherine Siemons

Mon fils,

Toi que je n'ai pas eu, que j'aurais tant aimé avoir... J'ai vécu une vie pleine. Pleine de joies et de peines. J'ai aimé à la folie, j'ai été tendrement aimé. J'ai écrit des livres. Mais je n'ai pas eu de descendance. Et j'en reste profondément triste, sinon meurtri. Aujourd'hui, au soir de ma vie, à l'heure des regrets, il me reste la fiction et l'imagination pour me forger un enfant, celui que j'aurais souhaité engendrer.

Pourtant, pour moi, il avait toujours été évident que j'aurais un fils. Dans ma famille vénérable et séculaire, installée à Combourg depuis la nuit des temps, les pères de mes pères ont toujours eu une descendance masculine pour transmettre notre nom, notre fortune, les qualités de notre sang et de notre rang. Ce fut encore le cas pour mon propre père qui connut ce bonheur. Car a priori, c'est un véritable bonheur de se voir prolongé dans l'existence, de voir que la chaîne familiale se perpétuera dans l'avenir et que l'on y a tenu sa place.

Je t'imagine, ô mon fils, naissant un jour de printemps, à l'issue d'une nuit bretonne pleine de fureurs, bouleversée par l'orage, la mer partant à l'assaut de la terre poussée par la colère du vent. La preuve que ta naissance aurait été un événement considérable. Considérable pour moi. Comme pour ta Maman, qui m'aurait présenté à toi, pâle, mais les yeux brillants de joie de m'avoir donné un héritier. Un héritier à la famille de Chateaubriand.

J'aurais été ivre de bonheur. Un bonheur indescriptible, que seuls peuvent traduire les chants des oiseaux, la brise jouant avec les feuilles des arbres ou le soleil inondant la campagne de rayons. Je t'aurais alors pris dans mes bras pour communiquer ma joie, pour te présenter à ce monde terrestre que tu venais rejoindre.

Et puis, tu aurais commencé à grandir. Et plus tu aurais grandi, plus je me serais attaché à toi. Je t'imagine marchant dans les allées du domaine, m'appelant de ta petite voix fluette en me montrant une violette fraîchement cueillie : « Papa, fleur belle ! » Ou « Papa, au lac ! » De tes petits pas, tu te serais dirigé vers la pièce d'eau. Et j'aurais eu grand-peine à t'empêcher d'y plonger !

À d'autres moments, tu serais venu me voir alors qu'assis, j'aurais été en train de réfléchir. « Papa, triste ? », m'aurais-tu demandé. Et d'ajouter : « Veux pas que papa triste ! »

Un instant magique où j'aurais eu l'impression que ta tendresse s'incarnait véritablement devant moi, s'identifiait avec moi. Mais cela aurait été paradoxalement aussi un moment d'inquiétude où j'aurais mesuré ce que ta perte aurait signifié pour moi. Tout en pensant que je n'aurais pas mérité un tel bonheur...

La même ambivalence m'aurait envahi quand tu m'aurais pris la main au cours d'une promenade. Je me serais alors murmuré : « Je me sais et me sens aimé par l'innocence ! »

Nous aurions tout fait ensemble. Je t'aurais appris à monter à cheval. À manier l'épée. À lire et à écrire. Et puis, je t'aurais raconté des histoires. Celle de notre valeureuse famille, bien sûr. Celles de mes voyages. Celles de mes aventures. Celles de mes livres. Je t'aurais raconté la vie, des vies multiples. Et ensemble, nous aurions inventé des récits de lutins dans des forêts magiques, de héros dans des combats singuliers, de grands artistes solitaires, d'enfants abandonnés devenant rois...

Et puis, tu aurais grandi. Tu aurais commencé à chercher ta propre voie dans les études, dans les livres, auprès de tes amis. Tu aurais commencé à t'éloigner de moi. En grandissant, tu aurais forgé ta propre personnalité. Tu serais devenu beau, celui que tu pourrais être aujourd'hui. Celui qui me ressemblerait tant. Et si peu.

Tu aurais connu bonheurs et joies. Mais aussi déceptions, peines et colères. Nous nous serions disputés. Beaucoup disputés. Mais nous nous serions finalement réconciliés. Toujours réconciliés. Avec ta Maman, tu aurais sans doute été le seul à pouvoir me critiquer vertement, te moquer de moi avec beaucoup d'ironie.

Tu aurais été mon miroir. Tu serais devenu mon confident. À toi, j'aurais raconté des peines, des joies, des émotions que je n'aurais confiées à personne d'autre, même à ta Maman. Je n'aime pas me confier, car je n'ai guère confiance en autrui.

Par la suite, tu aurais fini par partir. Pour creuser ton chemin dans la vie. J'en aurais secrètement pleuré, même si j'en aurais été en même temps très fier ! L'ambivalence toujours... D'un coup, le domaine serait devenu si vide sans toi. Mais j'aurais été finalement rassuré par tes lettres, même rares, dans lesquelles tu m'aurais raconté le nouveau tournant de ton existence. À distance, nous aurions continué à dialoguer. Une distance nourrie par ta maturité.

Aujourd'hui, je te regarderais, mon fils, avec une immense fierté. Mon fils, prolongement de moi-même, prolongement de ma famille. Et je me dirais : « J'ai au moins réussi quelque chose dans ma vie ! »

Laurent Ribadeau Dumas

Fils,

J'écris ton nom. Quatre lettres qui réchauffe le cœur d'un homme qui se glace lentement mais sûrement. Quatre lettres pour te donner vie et embellir les dernières heures de la mienne.

Au moment de partir tout homme devrait avoir un fils à ses côtés, tenant une main fragile dans celle de la vigoureuse jeunesse.

J'ai tant espéré qu'un ventre devienne rond, que le ciel exauce un vœu puissant. Moi, qui me voyais en un nouvel « Abraham » je n'ai pas su suffisamment invoquer Dieu et tous ses saints pour je puisse t'admirer au sein maternel.

Le plus vil des pécheurs en ce bas-monde possède le plus précieux des trésors. Un fils à aimer plus que soi-même. Un fils pour prolonger son existence au-delà du temps. Un fils pour apprendre à aimer d'un amour filial et non charnel. Un fils pour transmettre son nom et son sang.

Que n'ai-je eu le bonheur de te prénommer, de te baptiser, de voir tes premiers pas, d'attraper ton premier sourire comme l'abeille cueille le nectar d'une rose juste éclore.

Bientôt, les heures vont me manquer. L'inexorable horloge du temps les égrène, les unes après les autres. Décompte macabre. Déjà mes jours sont plus sombres qu'une nuit sans lune.

Dieu, que j'aurais tant voulu t'avoir près de moi pour le grand passage d'une vie bien remplie à un trépas survenant toujours bien trop tôt.

Nul homme ne devrait quitter la terre sans avoir pu semer une graine de futur. Son cœur s'arrête de battre mais son âme palpitera à jamais.

J'ai tellement à te raconter au soir de ma vie. L'hiver me guette et j'ai froid de ne pas pouvoir te voir. Alors, je vais laisser mes yeux clos et t'imaginer une nouvelle fois. T'imaginer pour te donner chair issue de ma chair. Tu vas être un enfant idéal, sans peurs, sans défauts, digne héritier de ton père qui se consume doucement. Maintenant je te vois aussi distinctement qu'une aurore pleine de belles promesses où tout peut être accompli.

Comme tu es beau, comme tu es grand, comme je t'aime. Tu incarnes par ta seule présence tout ce en quoi je peux croire.

Mes ouvrages je te les lègue.

Mes combats je te les lègue.

Mes espérances je te les lègue.

Mes déceptions je te les lègue.

Mes convictions je te les lègue.

Je te laisse tout ce qui a pu m'appartenir car je n'emporterai rien avec moi. L'amour sera l'unique bagage à l'heure de l'ultime départ. Toi, tu seras chargé de perpétuer mon œuvre, mon histoire mais tu porteras aussi le fardeau de toutes les fautes que j'ai pu commettre. Pas un homme ne peut se prétendre exemplaire toute sa vie mais il a devoir sacré de faire du mieux qu'il peut pour que l'héritage à son fils ne soit pas trop lourd à porter. Alors, à toi de poursuivre, à toi de perpétuer ce que je suis, ce que tu seras.

Mon bel enfant, ne pleure pas de ma disparition prochaine, elle reste dans l'ordre des choses. Relève la tête, sèche tes larmes, que j'emporte avec moi le souvenir d'un visage heureux.

Il te faudra, après ma mort, faire face aux pires vilénies venues de mes plus farouches opposants. Puisqu'ils n'ont pu abattre le père, ils s'en prendront au fils. Je sais que bon sang ne saurait mentir, tu es mon fils après tout.

Je t'aurais aimé au-delà du raisonnable et mon cœur n'aurait pas suffi à contenir tout l'amour que j'aurais eu pour toi. Il aurait bondi hors de ma poitrine pour se répandre dans tout l'espace.

C'est mon corps tout entier qui exhalerait des sentiments puissants comme les merveilleux parfums de sucre et de miel des mystérieuses contrées d'Orient.

Je pleure d'avoir été privé de toi et dans mes pires tourments de l'esprit je maudis le ciel de m'avoir imposé ta douloureuse absence.
Mais qu'y puis-je ? Rien, hélas, ne m'offrira cette joie unique d'avoir pu tenir dans ses bras le fruit de ses entrailles tendrement endormi.
Les mots finissent par manquer. Ne pas t'avoir est un bien cruel châtement.
Mes erreurs, mes égarements, mes engagements me rattrapent à présent.
Personne à qui transmettre est pire que de n'avoir rien à transmettre.
Que m'arrive-t-il ? Ta silhouette s'efface, tu n'es plus qu'une ombre fantomatique, une vision de mon esprit défaillant. Mais peu m'importe désormais. L'espace d'un instant béni je t'ai donné corps et âme pure pour l'honneur de mon nom. Je peux bien quitter les vivants et traverser le Styx.
Je suis prêt, je le sais à présent. Il ne me restait plus que cela à accomplir, ma vie peut s'achever dès ce soir.
Moi qui t'ai aimé dès ton premier cri, je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

Carmen Ferchault

À toi, René, le fils que je n'ai jamais eu

Enfant de mon cœur, fils tant désiré, fruit de ma chair,
Pourquoi n'as-tu pas vu le jour ?...

Je ne connais pas la cause de ton absence.
Célestine aurait pu être une bonne mère.
Mais moi, aurais-je pu être un bon père ?
Accaparé par mes écrits, mes amours.
Partagé entre désir et peur de la paternité.

À la cinquantaine tu m'as terriblement manqué.
Maintenant à l'aube du grand départ où es-tu ?
Je laisse mes écrits comme seul héritage.
Je m'apprête à disparaître avec toi caché dans mon cœur.

J'aurais tant aimé te voir grandir, devenir adulte.
J'avais tant de choses à te dire, à te léguer, à partager :
Mes pensées philosophiques, politiques, religieuses...

Toi René, tu n'es pas là pour me guider, me répondre.

Tu aurais été le témoin charnel de toute ma vie.
Mais tu restes inexorablement invisible !...

Je n'ai pas pu te prendre dans mes bras, te bercer, te caresser.
Je disparaissais dans une grande solitude sans connaître ton sourire.
Ta main n'est pas dans la mienne pour faire le grand saut.
Vais-je te retrouver dans l'au-delà ? Peut-être m'attends-tu ?

À toi mon fils que je n'ai jamais eu, j'aimerais te dire :
Que la vie sur terre est belle et cruelle à la fois !...
L'amour des autres, la liberté personnelle, la paix universelle,
Voilà des valeurs essentielles découvertes dans ma vie
Pour créer un monde nouveau sur une terre belle et vacillante !...

François René

Geneviève R.

Mon cher fils, mon enfant, mon double, mon compagnon !
Toute ma vie tu m'as accompagné, comme un frère tout d'abord, dans les bois, dans les prés de Combourg. Dans ses sinistres tourelles, même, où tu m'as aidé à affronter la solitude, la peur, l'aridité de notre père !
Tu m'as accompagné à Paris.
Je t'ai rêvé lors de mon mariage, bien naturellement ! Je t'ai rêvé aussi comme une consécration de chaque union, de chaque rencontre, comme une survivance de tout cet amour déployé, partagé, transcendé !
Tu m'as accompagné à Londres, comme une lueur d'espoir à travers la disgrâce, la pauvreté, l'échec.
En y repensant, je me rends compte que tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai écrit, tout ce que j'ai entrepris, c'était pour la jeune génération, ta génération, vous tous qui êtes l'avenir de ce pays, de cette nation. À chaque instant, j'ai essayé de me mettre à ta place, je me suis demandé quelle serait ta vision du monde, du pays, quelle serait pour toi la place de Dieu, du christianisme, de la foi dans la France de demain. J'ai rêvé nos échanges, parfois vifs, parfois violents même ! Car, sache, cher enfant, que je ne t'ai jamais souhaité à mon image. Tu aurais été un Chateaubriand, certes, et plutôt à Dieu, non des moindres, mais avec ta propre personnalité, tes propres convictions. Mon père a déployé tant d'énergie pour essayer de me façonner et de ne laisser en moi

aucune étincelle de liberté que jamais, au grand jamais, je n'aurais voulu t'infliger cela !

Tu me manques, cher enfant ! Au soir de ma vie, tu ne m'auras jamais autant manqué ! Et s'il est un lieu qui m'aura vraiment laissé approcher ta jeune existence, où tu auras été présent plus que partout ailleurs, c'est bien dans ma chère Vallée-aux-Loups. Pas un arbre de ce domaine n'aura été planté sans ce sentiment d'engendrer, de donner la vie pour que l'enfant grandisse, se déploie, s'épanouisse et... en fin de compte, me protège comme je l'aurai protégé tout au long de ma vie. Une transmission, un partage, une continuité d'âme et de ferveur.

Aujourd'hui, envolée la Vallée-aux-Loups, envolés mes chers arbres, tous ces lieux empreints de rêve, de contemplation, de spiritualité, de douceur de vivre...

Mais aussi... envolé... toi, mon fils... Déjà, la vie m'échappe... et tu disparaîtras avec elle, avec moi.

Je t'embrasse tendrement !

Le père que tu n'as jamais eu

Catherine Ricard

À l'heure où le crépuscule accable mes épaules, je me sens infiniment seul, un électron libre dans la vaste communauté des humains.

Qui pourrait s'intéresser au vieux déchet que je suis devenu ?

Je suis voûté, perclus de rhumatismes, et la fatigue me harasse jour et nuit sans que je puisse trouver le repos.

À chaque minute, des maux fulgurants me déchirent le corps.

Et, ce qui me désespère le plus, c'est l'état de ma pauvre main droite qui ne répond plus guère aux injonctions de ma volonté, et qui hésite à écrire.

Alerte dans ma tête, je ne peux plus ni aller ni venir qu'avec une canne jusqu'au beau parc du Luxembourg.

Je revis constamment par la pensée les plus belles années de ma vie, celles que j'ai vécues dans ma Vallée-aux-Loups enchantée.

J'y ai goûté aux affres de l'amour. Car j'ai aimé, oui, aimé follement Juliette, corps et âme.

Parmi toutes les femmes que j'ai connues, c'est elle qui m'a le plus comblée par ses attentions, son esprit brillant et original, ses positions de femme libre, dans une époque où les affaires du monde étaient réglées par la gent masculine.

J'ai alors possédé le bonheur.

Céleste me fut une femme dévouée et apaisante sans doute. Elle a assuré la continuité de mon ménage grâce à sa présence discrète. Je pense maintenant qu'elle m'a sauvé d'un vaste naufrage, moi qui ne m'attachais guère dans la durée aux êtres et aux choses.

Et pourtant je me suis attaché !

Je garde toujours en mémoire les merveilleux arbres que j'ai plantés auprès de ma maison. Dieu seul sait ce qu'ils sont devenus. Dieu seul sait l'envergure qu'ils ont atteinte.

Quels éclairages, quelles ombres projettent-ils sur la vaste pelouse de mes années de gloire, ceux que j'aimais appeler mes enfants ?

À ce moment-là, je ressentais sans doute déjà l'absence d'un enfant, d'un fils. J'aurais aimé le voir gambader après Eudore ou observer les voyages incessants des abeilles butineuses, à l'ouvrage auprès des fleurs mellifères de la prairie.

Maintenant que la force ne me tient plus que quelques heures par jour, j'aimerais recevoir ta visite quotidienne, mon fils. Alexandre, je t'aurais nommé. Car tu serais grand, de taille et d'âme, enthousiaste et engagé dans les choix politiques de notre monde incertain.

Et s'il est un destin que j'aurais aimé te voir accomplir, mon fils, c'est de t'engager dans ton époque comme j'ai pu le faire dans mes combats royalistes.

J'aurais toutefois voulu que tu aies plus de discernement que moi, qui suis resté attaché aux valeurs de mes ancêtres. Moi qui n'ai pas voulu percevoir que le monde changeait radicalement.

Toi, Alexandre, tu aurais suivi le fleuve de ton temps, à la manière de Victor Hugo, là où j'ai obstinément œuvré pour le maintien des valeurs obsolètes du temps passé.

Toi, Alexandre, s'il est un destin que je t'aurais souhaité, c'est d'aimer éperdument, car c'est le secret du bonheur, de l'équilibre du corps et de l'âme.

Toi, Alexandre, pour être tout à fait honnête, je t'aurais souhaité enfin qu'un enfant naisse de toi, pour que tu restes ouvert à l'avenir, grâce à la descendance que tu aurais créée.

Tu me manques, Alexandre, toi que je n'ai pas eu. Tu me manques viscéralement, comme me manque à présent le souffle vital. Je sens un vide cruel à chaque pas que j'avance. Et je n'ose penser à l'abîme qui me chavire lorsque je réalise que tu es absent pour toujours de ma vie.

Claude Fontaine

Mon petit Georges,

Je poursuis mes missives dans un genre nouveau. Ils appellent cela des courriels pour les allergiques à la langue de Shakespeare. C'est qu'il s'en est écoulé du temps depuis ce premier cahier que j'avais rempli à ton intention. J'en suis réduit aujourd'hui au statut de fantôme, je déambule aux lueurs de pleine lune dans la jolie maison de la Vallée-aux-Loups. Les gens qui l'occupent désormais s'en occupent très bien. Mais ils la délaissent toutes les nuits. J'en suis fort aise, de la sorte je peux m'y retrouver chez moi, effleurer délicatement les rondeurs de mes cariatides, ou embrasser du regard ma belle Juliette dont ils ont installé un portrait séduisant. À les observer toutes ces années à la dérobée, je les ai vus délaisser peu à peu leurs crayons à encre pour de nouveaux outils étranges, à base de clavier. Il m'a fallu un temps certain pour comprendre que ces harmoniums miniatures d'un genre nouveau étaient en fait leurs nouvelles plumes. De nombreuses heures assidues d'observation m'ont été nécessaires avant de pouvoir, aujourd'hui, pour la première fois, m'installer derrière l'un de leurs claviers et profiter de la longue nuit qui commence pour t'envoyer mes tendres pensées.

Si j'ai acquis un statut d'éternité en passant de l'autre côté, tu as, pour ta part, gardé toute ta jeunesse et ta fraîcheur. Je t'ai connu jeune homme lors de nos premiers échanges, jeune homme tu es toujours. À quoi eût-il servi que tu connaisses à ton tour les sillons des rides que le soleil sculpte à l'orée de nos paupières, ou de laisser blanchir quelques mèches de ta vaillante chevelure flottant au vent ? Je t'aime dans ta souple démarche et ton insouciance téméraire, je t'aime avec ce regard ténébreux et ton sourire énigmatique, je t'aime avec ton esprit curieux et rebelle, je t'aime ainsi mon très cher Georges. Et je suis tellement soulagé de pouvoir retrouver ta compagnie, dans ce monde nouveau qui ne finit pas de me surprendre et de me désoler. Les hommes d'aujourd'hui semblent avoir perdu toute leur fierté belliqueuse et le sens de leur honneur. Les femmes me paraissent être devenues bien plus insaisissables, certaines ne cherchant plus à séduire et réfutant même l'idée

de soumission. Les humains semblent même s'être écartés de la spiritualité et de la dévotion religieuse, c'est un monde dans lequel la rébellion a perdu beaucoup de son sel tant les carcans qui nous muselaient semblent s'être effacés. Un monde dans lequel l'esprit de conquête, de domination n'est plus de mise.

Mais pour mon grand bonheur, mon cher enfant, tu as gardé intacts ces nobles sentiments en ton cœur. Ta force intérieure, nourrie de ce puissant élixir, te permettra, le moment venu, de venir insuffler à ce monde en dérive toute l'impulsion que je n'ai pas réussi à faire aboutir.

Mon très cher Georges, à nous deux, nous remettons en selle ces belles valeurs pour redresser la barre du monde.

La lune se couche déjà, il est temps pour cette nuit de m'effacer, je te retrouve à la prochaine lune pleine.

Nourris-moi de ta force comme je te nourris de mon âme, mon fils bien-aimé.

Ton père, François-René de Chateaubriand

Dominique M.

— Consigne 2

Composer un « prénom acrostiche » avec l'initiale de plusieurs noms de pierres utilisées pour des bijoux (rubis, améthyste, opale, malachite, iris, saphir, émeraude...), puis imaginer une lettre d'amour enflammé envoyée à la personne portant ce prénom. Si possible, intégrer les noms des pierres dans son texte.

Ma tendre, mon adorée,

J'ose le dire aujourd'hui, j'ai pour votre personne plus qu'un tendre sentiment. Depuis longtemps sommeille en moi un grand élan dont vous êtes l'instigatrice.

Lorsque je pense à vous, je ne suis plus que l'aiguille affolée de la boussole dérégulée de mon cœur.

Délivrez-moi ma chère aimée en m'accordant aujourd'hui ce dont je rêve depuis si longtemps et dont vous seule détenez le secret. Les chimères sont les messagères du feu qui brûle en moi. Je vous prie donc d'abréger mes souffrances en devenant la part de moi-même qui ne demande qu'à vous accueillir.

En d'autres lieux, d'autres moments, j'aurais sans doute refoulé cette flamme au plus profond de moi. Mais vos fragrances naturelles ont fait sans le vouloir les plus insondables ravages. Lorsque nous nous quittons, je ne vis plus que dans l'attente de vous revoir, que dans l'instant de votre présence à nouveau retrouvée.

Il n'est rien de plus délicieux que cette attente qui se prolonge et le moment de votre retour tant désiré.

Je pose mille baisers sur vos doigts et mille autres à l'endroit que vous choisirez.

Votre éternel aimé.

Laurie : lapis-lazuli, améthyste, uranite, rubis, iris, émeraude

Anna Ligier

Louis,

Dans le salon de Pauline, alors que j'échangeais quelques mots avec François-René et que l'assemblée tout entière était en grande conversation, ton apparition soudaine a fait l'effet d'un véritable séisme. Un grand silence s'est instauré, tant l'assistance a été saisie.

Et moi, hypnotisée par le bleu de tes yeux aux profondeurs de lapis-lazuli, fascinée par l'opale de ta peau diaphane, subjuguée par ta chevelure d'uranite, j'ai succombé à l'élégance de ton habit d'iris aux reflets si doux.

Tu rayonnais tel un saphir dans son écrin et mon cœur a chaviré, pris au piège de ton magnétisme.

Louis : lapis-lazuli, opale, uranite, saphir

Catherine Ricard

Je t'ai vue hier et tu me manques déjà.
Lorsque tu es partie, je n'ai pu quitter la couche où tu m'avais chavirée.
Blancs comme des perles, m'enveloppaient les draps de notre union,
Scintillante comme l'iris resplendissait la luminosité matinale ensoleillée.
Je restais ensorcelée par la profondeur de tes yeux d'émeraude
Je me sentais les pommettes en feu comme deux rubis.
Ah ! Qu'il eût été doux de nous retrouver dans la lande normande,
Bercés par le rythme apaisé des vaguelettes d'émeraude.

Pierre : perle, iris, émeraude, rubis, rubis, émeraude

Claude Fontaine

L'aveuglant éclat de tes yeux a pulvérisé mon cœur de pierre. Moi qui le pensais plus solide qu'un roc, le voilà pulvérisé et qui n'est plus qu'un amas de cendres incandescentes.
Quel est donc ce sort si puissant pour qu'il se brise comme du cristal ?
Quel philtre m'as-tu fais boire pour je ne puisse plus te résister ?
Serait-ce l'émeraude profond de tes yeux verts ?
Serait-ce le rubis de tes lèvres gourmandes ?
Serait-ce l'opaline de ta peau de lait ?
Sorcière tu es pour que tu sois plus nécessaire à ma vie que la fleur à l'abeille.
Je veux bien offrir tous les diamants de la terre pour une heure entre tes bras.
Je veux bien pêcher toutes les perles du Pacifique pour un instant volé à mon éternité de solitude.
Je prononce ton nom et il devient aussitôt prière au ciel, incantation magique, vœu à exaucer.
Et toi rusée tu te plais à jouer avec mes sentiments. Tu les jettes à terre et ils deviennent cailloux sur ton chemin.
Arrête-toi un instant, ramasses-en un. C'est ma vie que tu tiens dans tes mains d'albâtre. Je ne suis qu'une toute petite pierre mais je t'appartiens comme le saphir appartient à la femme.
Tu as su ravir toutes mes heures et les rendre tiennes. Du rocher brut que je fus tu as sculpté l'œuvre de notre vie. Aujourd'hui tout ne va que par toi.

Louisa : lapis-lazuli, opale, uranite, iris, saphir, améthyste

Carmen Ferchault

Un message que j'ai toujours voulu t'adresser

À toi qui m'as toujours soutenu au cours de cette difficile épreuve, j'ai voulu offrir ce bijou multicolore, que j'ai trouvé en me promenant dans le bazar d'Ispahan. Il a le bleu du lapis, celui des mosquées de cette ville magique, le vert de l'émeraude, le brillant de l'opale, le jaune du saphir...

Je suis parti sur un coup de tête après la fin du procès. Je voulais tout laisser derrière moi. Tout oublier. Pour repartir. Je voulais être seul. J'ai essayé de t'appeler avant de prendre l'avion pour te faire comprendre ce que je ressentais. Pour que tu puisses comprendre mon besoin de solitude.

Arrivé sur place en Iran, je suis parti au hasard. J'ai beaucoup marché dans les montagnes et au bord des lacs. La marche m'a rendu à moi-même. La distance avec la France m'a permis de voir ma situation autrement. Ton image est revenue en moi. J'ai réalisé combien j'avais été injuste avec toi, toujours présente à mes côtés, toujours délicate, sans jamais rien imposer.

Je devrais dire que ton image s'est imposée à moi. Je voulais t'offrir quelque chose symbolisant ce que je ressentais pour toi. Dans ce pays où les joailliers travaillent selon des traditions millénaires, j'ai voulu trouver un bijou en or serti de pierres de plusieurs couleurs, assorti à ton image. Celle d'une jeune femme lumineuse ouverte à l'existence et à ses multiples facettes. Il te transmet le message que j'ai toujours voulu t'adresser. J'espère que tu l'accepteras.

Éloïse : émeraude, lapis-lazuli, opale, iris, saphir, émeraude

Laurent Ribadeau Dumas

Poème à la Belle au prénom inconnu

Étendue dans l'herbe fraîche de la prairie vert émeraude couverte de rosée,
Sous la voie lactée d'un bleu lapis-lazuli parsemé de paillettes argentées,
Votre robe en mousseline iris, violette, rose frissonne sur votre nudité,
Votre chevelure bouclée, ensoleillée brille des mille feux d'un saphir doré.

Étendu sur le tapis d'émeraude, j'exulte de désirs, captivé par votre beauté.
Je vous aime passionnément, vous me charmez, me fascinez, m'ensorcelez.

Bercés par une mélodie envoûtante jaillissant de Beethoven le bien-aimé,
Nos deux corps enlacés sur un lit de mousse s'unissent pour l'éternité...

François-René

Élise : émeraude, lapis-lazuli, iris, saphir, émeraude

Geneviève R.

Malo, je ne trouve pas les mots
 mais mon cœur brûle de te dire...
Malo, j'aimerais te confier, te susurrer, mais je tremble...
Malo, je ne trouverai pas les mots, j'ai peur mais mon cœur brûle en toi

À toi, Malo

Dès que tu nous as découvert ton prénom au cours de cette petite promenade en bateau depuis le port de La Roche-Bernard je l'ai aimé et j'ai senti une grande attirance pour ton regard, ton être qui vibrait de vie, d'énergie. C'est comme si un halo de lumière t'entourait !

En te présentant à notre groupe de neuf personnes, tu nous souriais, désirant nous faire vivre une belle aventure et j'avoue que ce fut une grande journée de bonheur. Tu semblais faire corps avec ton bateau.

J'ai eu très vite envie de me rapprocher de toi, de t'observer dans tes mouvements de navigation. Je te sentais svelte, félin. J'aimais tes cheveux noirs, bouclés, ta peau mate et tes mains élancées. Tu respirais pour moi l'agilité, l'élégance, la grâce. Je me sentais étonnamment bien sur ce bateau, comme tombée sous un charme, telle Yseult avec le philtre d'amour qui lui fut distribué.

J'ai très vite, je te l'avoue, oublié le groupe. Je nous sentais comme unis l'un à l'autre. Lorsque nous eûmes atteint le large et que le bateau eut atteint sa vitesse de croisière, je me suis détendue et j'ai senti l'envie de bavarder avec toi pour mieux t'appréhender. Plus nous échangeons et plus il me semblait que nous avions des points en commun, des envies communes, une fièvre de vivre, de ressentir, de partager. Tu avais aussi fait des études de lettres avant d'avoir envie de larguer les amarres et d'inventer un emploi qui assouvisse ton besoin de liberté et d'espace. Pendant cet échange à bâtons rompus, le temps semblait s'être dilaté. Quel bonheur ! J'étais prête à prendre ta main et m'appuyer sur ton épaule. Je nous sentais si complices, si unis, si bien !

Il a fallu toutefois rompre ce cercle sacré, revenir dans le groupe. Le voyage a continué et je t'ai salué tout simplement en quittant le bateau.

Aujourd'hui, au lendemain de cette superbe journée, j'ai ressenti le besoin de t'écrire, lançant comme une bouteille à la mer et désirant te confier cette flamme naissante. J'espère seulement que toi aussi tu l'as senti pour qu'une histoire, notre histoire, puisse commencer. Peut-être ne suis-je restée pour toi qu'une passante, une cliente « charmée », comme tu dois en avoir l'habitude mais j'ose espérer que non ! Je pense qu'il y avait vraiment autre chose qui est né entre nous. J'ai aimé cette rencontre fulgurante et je voulais te le dire. J'ai dû vaincre pour cela ma timidité et j'en suis heureuse. Ne faut-il pas parfois forcer le destin pour s'offrir la chance de répondre à nos désirs profonds ?

La suite est du ressort de la destinée ou de notre volonté commune...

Malo : malachite, améthyste, lapis-lazuli, opale

Catherine Siemons

Atelier du 11 juin 2022

Au pied de mon cèdre

Initiation à l'« éco-polar », genre nouveau tenant autant du roman policier que du roman noir (critique de la société). Le célèbre cèdre bleu pleureur de l'Arboretum de la Vallée-aux-Loups est retrouvé, un matin de printemps, maculé de graffitis rouge sang. Qui est l'auteur de ce crime à l'environnement et quel est son motif ?

— Consigne 1

Le cèdre pleureur de l'Atlas de l'Arboretum de la Vallée-aux-Loups est retrouvé maculé de tags rouge sang. Dans la veine de l'éco-polar, écrire un article de journal sur cet événement.

Dans la vie d'un journaliste, que dis-je d'un homme, il est des mots que l'on n'aimerait jamais avoir à écrire un jour, tant ils vous broient l'âme et vous rongent le cœur.

Retranscrire, témoigner, informer d'un soudain événement, d'une brûlante actualité parfois revêt des allures de combats à mener.

Ce matin, c'est avec une plume, un papier et des tripes que je vais pour la énième fois aborder le douloureux sujet concernant la protection de l'environnement, de notre environnement.

Si je reprends à mon compte les mots de Jacques Chirac, « Notre maison brûle », je ne peux qu'imaginer les visages de bien de mes lecteurs soupirants

et s'exclamant « encore !! », tant la question a été maintes et maintes fois rabattue.

Certes. Je ne peux malheureusement qu'en convenir avec vous. Mais au final, qu'avons-nous fait depuis cette toute première conférence de 1972 à Stockholm ? si peu et presque rien en vérité.

L'ère industrielle engendre déjà en 1830 une épouvantable pollution atmosphérique et les catastrophes, depuis, ne font que s'enchaîner à un rythme si infernal pour notre planète que j'ai envie de l'élever au rang de martyr. Notre monde, par les écocides subis, depuis que l'homme s'arroge de droit d'en user à sa guise, est un champ de ruines fumantes. J'ai encore gravé dans l'âme le terrible souvenir du *Torrey Canyon* et de toutes les catastrophes qui suivirent.

Et ce matin, où mon indignation atteint un paroxysme encore jamais égalé, je demeure et reste convaincu que tout est à faire en matière de protection de notre belle orange bleue.

L'Arboretum de la superbe Vallée-aux-Loups, cadre enchanteur voulu et chéri par Chateaubriand, a été, la nuit dernière, le théâtre malheureux du pire de tous les crimes contre la nature.

Des vandales, des assassins même, ont perpétré sur le majestueux cèdre bleu pleureur de l'Atlas, des actes hautement répréhensibles. Véritable icône végétale, il est le seigneur vert de ces lieux d'ordinaire si calmes. C'est au lever du jour, à l'heure tranquille, que le garde chargé de la surveillance a découvert, non sans un sentiment d'effroi, l'arbre innocent, le tronc tagué, lacéré et aspergé d'une horrible peinture jaune et rouge. À de multiples endroits, les branches les plus basses, les plus spectaculaires donc, ont subi des dégradations dignes du plus mauvais bûcheron.

Face à cette vague de violence envers un arbre, qui lui ne cause aucun tort à qui que ce soit, que peut-on espérer de l'humanité si celle-ci dégrade délibérément ce qu'elle devrait protéger comme le plus précieux de tous ses trésors ?

Jeu idiot ? acte militant ? fin de soirée trop arrosée ? À l'heure où démarre l'enquête préliminaire de police toutes les pistes sont envisagées.

Mais cet événement dramatique doit nous forcer à nous poser pour réfléchir. Que faisons-nous réellement ? Allons-nous continuer à considérer qu'il ne s'agit que d'un incident mineur ou bien prendre conscience que nous sommes devant un écocide ? Car cet arbre remarquable est le patrimoine de chacun d'entre nous.

Songerions-nous un seul instant à nous montrer indulgents si l'on dégradait ainsi Versailles, la tour Eiffel, le Louvre ? Non. Je vous l'affirme, l'indignation serait internationale. Souvenez-vous de l'émotion ressentie lors

de l'incendie qui embrasa Notre-Dame de Paris. Souvenez-vous de l'émotion ressentie lors des destructions des Bouddhas de Bâmiyân.

Si un arbre n'est qu'un arbre pour le citoyen lambda, rappelons-nous qu'il s'agit d'un être vivant. Il va naître, grandir, se reproduire, interagir avec son environnement et puis un jour mourir.

Quelle différence devons-nous avoir pour considérer que son immobilité ne doit pas être un frein à sa totale protection ?

Considérer que nous avons absolument besoin de lui pour assurer notre propre survie ?

Considérer que nous n'avons pas à établir une échelle de valeur dans le vivant ?

Considérer qu'il n'est plus possible de nous arroger le droit de vie et de mort en permanence ?

Aujourd'hui, ma colère est grande mais le combat à mener bien plus encore.

En écrivant ces quelques lignes, je sais que je vais faire sourire les sceptiques, les non-concernés, les sans opinions mais je vous prends tous à témoin, je jure de mettre ma plume au service des arbres, des abeilles, de l'air, de l'eau et de la terre.

Les années passent et tout empire. Et de l'empire terrestre nous faisons de la terre un vaste désert. Quand le dernier arbre sera coupé, quand l'herbe sera rasée, quand l'océan sera vidé, quand le ciel sera sombre, qu'advient-il de nous ? Toutes nos larmes ne suffiront pas à faire pleuvoir sur notre planète. Ne restera que l'éternel regret de nos inactions, que l'éternel remords d'avoir fermé nos yeux. Demain se conjugue au présent.

Alors élevons nos poings, élevons nos voix. Pas une ne doit manquer dans cette guerre qu'il nous faut gagner, parce que nos vies en dépendent.

Carmen Ferchault

La Gazette de Châtenay-Malabry, ce 11 juin 2022.

Une violation écologique grave est survenue cette nuit à l'Arboretum de la Vallée-aux-Loups.

Dans ce vallon champêtre, véritable écrin de verdure, et l'un des poumons d'air nécessaires à la survie de l'Île-de-France, a eu lieu un crime écologique surprenant, indéfendable.

Tout le vallon s'est senti crucifié par cet acte délinquant rare qui concerne le sujet arboricole le plus majestueux du site.

En effet, ce 11 juin au matin, un garde du parc a découvert le sabotage du célèbre cèdre bleu pleureur.

Le gardien, Monsieur Grandchamp, rapporte :

« J'ai ouvert le parc à 9h ce matin. Comme chaque matin, j'ai parcouru les allées pour vérifier que tout était en ordre.

Bien sûr, j'ai démarré mon tour en rendant visite au cèdre bleu pleureur. Et j'ai découvert un immense tag qui enserrait la base du tronc, en caractères rouges : *À bas la préservation de la nature. Place à l'immobilier.*

J'ai immédiatement alerté mes supérieurs et le Directeur du site est arrivé sur place. »

Cet acte criminel contre l'environnement concerne l'arbre le plus visité de la propriété des Hauts-de-Seine. C'est un arbre majestueux, planté il y a 150 ans par le célèbre pépiniériste Croux, propriétaire de l'époque.

Cet arbre unique, dont le tronc offre une circonférence de 5 mètres tandis que son envergure couvre près de 700 m² au sol, est la destination des amoureux de la nature et des défenseurs de l'écologie en France et dans le monde.

Des boutures de ce seul spécimen sont à l'origine de tous les cèdres bleus pleureurs de la planète.

Une enquête a été diligentée par la ville de Châtenay-Malabry, le Département des Hauts-de-Seine et le ministère de l'Écologie pour retrouver les auteurs de ce crime crapuleux.

Il est à noter que le vaste espace de verdure de la Vallée-aux-Loups aiguise la convoitise des promoteurs immobiliers qui voient l'intérêt de construire des petits immeubles luxueux dans un environnement arboré d'aussi exceptionnelle qualité.

Nous suivrons l'enquête de près et vous tiendrons informés de l'évolution de la situation.

Claude Fontaine

(Titre de l'article) **De Chateaubriand à la prise de conscience écologique**
(Chapeau de l'article) **Un arbre exceptionnel, un « cèdre bleu pleureur », a été tagué et saccagé dans la nuit de mardi à mercredi dans le parc de la Vallée-aux-Loups créé par Chateaubriand. Une affaire qui soulève une grande émotion à Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine)...**

À l'époque napoléonienne, François-René de Chateaubriand avait trouvé un refuge solitaire à la Vallée-aux-Loups. Amoureux des arbres et écologiste avant l'heure, il y avait planté de nombreuses essences. Il entretenait son parc avec passion et il aimait y faire de longues promenades pour y puiser son inspiration. Ses successeurs ont su maintenir les lieux dans le même esprit.

Une partie du domaine a changé de vocation : rachetée par des pépiniéristes, elle est ensuite devenue arboretum grâce au Département des Hauts-de-Seine. C'est là qu'un hasard génétique y a fait naître, dans les années 1870, un « cèdre bleu pleureur » de 680 m² d'envergure. Un arbre extraordinaire que l'on vient admirer de partout. Et c'est précisément cet arbre qu'ont choisi de viser un groupe d'individus sans scrupules. Ils n'ont pas hésité à le couvrir de tags et ont scié de nombreuses branches. Le spectacle est désolant, suscitant tristesse et colère parmi les visiteurs des lieux.

« Pour moi, amoureux des arbres, c'est un écocide », explique un jeune homme qui a enlevé sa casquette en contemplant les dégâts, les larmes aux yeux. « Je ne sais pas si c'est le terme que l'on peut employer. Mais c'est, à coup sûr, une atteinte symbolique grave à l'environnement », précise le commandant Pierre Maillard, gendarme chargé de l'enquête.

Pour l'instant, il est difficile de dire qui sont les auteurs de cet acte de vandalisme et s'ils ont choisi la Vallée-aux-Loups par hasard. Mais quoi qu'il en soit, le lieu est symbolique. Car le site est précurseur d'un point de vue écologique en raison des essences rares qu'on y trouve. Chateaubriand y avait aussi installé de nombreuses ruches. « Or on considère que c'est en 1819, donc à son époque, qu'ont été constatées les premières baisses de colonies d'abeilles », observe Félix Georges, du Muséum d'histoire naturelle.

Il faut dire qu'en France, jusque dans les années 1950, on détruisait les ruches pour en sortir le miel. Ce sont d'ailleurs des Allemands, utilisant d'autres méthodes, qui ont lancé un cri d'alarme dans les années 1960 face à la chute des populations d'abeilles.

Il faut dire qu'à cette époque, les mentalités évoluent. On commence à remettre en cause le modèle de l'industrialisation à outrance, en vigueur en Europe depuis la fin du XVIII^e siècle. Et ce en raison des pollutions envahissantes des eaux et de l'air (déjà signalée pour cette dernière depuis les années 1830 !) et d'événements catastrophiques. Notamment la mort à Londres en 1952 de quelque 12 000 personnes tuées par le smog, un brouillard pollué. « Pendant les années 1970, l'utilisation intensive d'un

défoliant sinistrement appelé ‘agent orange’ par les Américains pendant la guerre du Vietnam, a entraîné de nombreuses naissances d’enfants privés de certains membres et la destruction, selon certaines estimations, de 20 à 30 % de la forêt vietnamienne », rappelle l’historien Roger Lepreux.

Autant d’événements qui ont contribué à une prise de conscience, notamment dans les pays occidentaux. Lesquels sont aussi les premiers destructeurs de l’environnement dans la mesure où l’industrialisation est née chez eux.

Résultat : en 1972, le Premier ministre social-démocrate suédois Olaf Palme décide l’organisation d’une conférence sur l’environnement à Stockholm sous l’égide de l’ONU.

L’année précédente, le gouvernement français avait décidé la création d’un ministère de l’Environnement, confié au gaulliste Robert Poujade, maire de Dijon. Ultérieurement, ce dernier publiera sur son expérience un livre intitulé *Le ministère de l’impossible...*

S’il était impossible, ce ministère n’en a sans doute pas moins contribué à faire évoluer les mentalités. Lentement, mais sûrement. Trente ans après sa fondation, Jacques Chirac, ancien ministre de l’Agriculture (alors très productiviste !), devenu président de la République, prononcera ces propos prophétiques lors d’un discours en août 2002 au Cap devant son homologue sud-africain Nelson Mandela : « Notre maison brûle et nous regardons ailleurs. Nous ne pourrions pas dire que nous ne savions pas. Prenons garde que le XXI^e siècle ne devienne pas pour les générations futures celui d’un crime de l’humanité contre la vie. »

Preuve que la prise de conscience progresse. Mais aussi qu’elle est très, très lente... Les premiers trous dans la couche d’ozone ont été signalés dès la fin des années 1980. Et aujourd’hui, le groupe d’experts intergouvernementaux sur l’évolution du climat (GIEC) explique que si nous n’agissons pas maintenant, le phénomène du réchauffement climatique risque d’être « irréversible ». « Apparemment, les abrutis qui ont saccagé le cèdre bleu pleureur de Châtenay-Malabry ne l’ont pas encore compris », se désole le jeune homme à casquette. « Ces individus ne connaissent pas la valeur inestimable des arbres pour lutter contre le réchauffement. Ou alors, ils ont choisi délibérément de s’attaquer à ce trésor végétal. Ce qui est encore pire ! », conclut Félix Georges.

Laurent Ribadeau Dumas

L'Écho de la Maison de Chateaubriand, 11 juin 2022

Amis lecteurs, tout près de notre chère maison chérissant les arbres remarquables nourris de la sève de Chateaubriand, un fait « divers » mais non moins remarqué nous a fait frémir et réfléchir !

Le cèdre bleu, « arbre remarquable » lui aussi et si bien implanté dans ce haut lieu qu'est l'Arboretum, a subi un outrage ; on l'a retrouvé samedi matin entièrement tagué. Vous me direz que c'est un fait plutôt courant dans notre société actuelle de retrouver des murs, des portes, des entrées de garage, des halls de gare, des cours d'école, des salles d'universités tagués mais ces faits – somme toute banalisés – posent question. Où en est la conscience écologique de notre cher pays ? Conscience écologique, rappelons-le, éveillée dans les années 70 avec l'apparition du mot même d'écologie (« science de bien habiter le monde », selon l'étymologie) et même d'écocide (lié en 1972 à l'agent orange, herbicide lancé pour faire sortir les soldats dans les forêts du Vietnam).

Si nous revenons encore bien plus loin en arrière et retenons quelques dates-clés, il faudrait mentionner 1819 avec les premières chutes de colonies d'abeilles liées au fixisme, c'est-à-dire au fait de détruire la colonie pour avoir du miel. Devant la difficulté à renouveler les colonies constatées dès 1850, certains États comme l'Allemagne ont donné l'alerte. Dès 1830 d'ailleurs, la première pollution atmosphérique fut constatée. Il a quand même fallu attendre 1972 avec la première conférence sur l'environnement pour que le problème soit présenté au niveau plus international, conférence de Stockholm où le premier ministre suédois Olof Palme s'est indigné et a déclenché l'alarme. C'était déjà bien tard eu égard à plusieurs catastrophes signalées dans la décennie précédente, en l'occurrence en 1966 l'effondrement des déchets de mine ayant mené à la mort au Pays de Galles de 166 enfants et 1967, la sinistre date du premier dégazage du pétrolier en mer de Manche où, rappelons-le, 750 personnes sont mortes du brouillard londonien. A-t-on si facilement oublié tout cela ? En 1976 souriait seulement le ministre de l'Économie de l'époque : M. Chirac. En 1980 fut constaté le trou dans la couche d'ozone... etc., etc.

Beaucoup de ces faits devraient être plus souvent rappelés à la population pour que cette soi-disant conscience écologique soit ravivée et produise de vraies étincelles de lucidité collective ! Chaque « soi-disant » petit fait qui touche la nature, l'arbre, l'atmosphère, la terre, la planète doit nous ramener à cette conscience intime. Cette belle science imaginée, l'écologie, nous renvoie au plus petit comme au plus grand. La science de « bien habiter le monde » n'englobe-t-elle pas l'art de bien habiter son corps, son esprit et son âme puis de bien habiter notre maison, notre ville, notre pays, notre planète...

et plus encore l'univers ? Cette « respiration » autour du mot commence à inspirer les philosophes reliant ce terme à l'idée de sagesse. Il nous faut de vrais « penseurs », larges d'esprit, qui nourrissent notre sève d'humain, comme ces arbres chéris qui ont su nourrir ce grand auteur que fut Chateaubriand !

Prenons soin ensemble de ce site encore préservé et nourricier et chérissons les arbres plutôt que les taguons !

Catherine Siemons

Chateaubriand s'est retourné dans sa tombe...

Samedi 11 juin 2022, le service de sécurité de l'Arboretum de Châtenay-Malabry a découvert une scène d'horreur.

Le magnifique et non moins célèbre cèdre bleu qui fait l'admiration des très nombreux visiteurs de la Maison de Chateaubriand et des promeneurs de l'Arboretum a fait l'objet d'un vandalisme sans nom.

Cet arbre magique qui préside à la renommée d'un des lieux les plus emblématiques des Hauts-de-Seine a été entièrement tagué dans la nuit du 10 et 11 juin.

Quoi de plus horrible que la découverte de ces longues branches d'habitude vert émeraude et rendues pantelantes, recouvertes de longues traînées de peinture multicolores.

L'association ARBRES, Arbres Remarquables, Bilan, Étude et Sauvegarde, s'est hautement insurgée devant une telle action de vandalisme. Une plainte a été déposée devant le procureur de la République pour saccage du patrimoine national et destruction de bien public. Alertées tôt ce matin, les autorités nationales ont vivement réagi dans un communiqué. Elles nous rappellent que depuis 1972 et la première conférence de Stockholm sur l'environnement, on n'avait pas enregistré d'action individuelle aussi déplorable.

Cet écocide met en péril tout l'écosystème environnemental.

En attendant l'ouverture de l'enquête auprès du parquet des Hauts-de-Seine, l'Arboretum restera partiellement fermé. Ce qui va priver de très nombreux visiteurs du plaisir d'admirer l'oasis de verdure en plein été.

La Maison de Chateaubriand et sa société littéraire se sont constituées partie civile pour accélérer la procédure.

Chateaubriand peut se rendormir tranquillement, la sauvegarde de son patrimoine sera défendue avec la plus grande conviction.

Anna Ligier

Non ! Il ne s'agit pas cette fois-ci de chevaux lardés de coups de poignard ou énucléés la nuit en plein champ.

Mais bien cette fois-ci d'un attentat, un attentat à la beauté végétale.

Hier, le gardien de l'Arboretum de Châtenay-Malabry, faisant sa tournée matinale, a découvert une scène apocalyptique.

Le lieu du crime est au cœur du parc, sous la forêt de branches du cèdre pleureur de l'Atlas.

L'arme par destination, des bombes de peintures nombreuses jetées comme des cadavres inutiles au pied du géant.

On peut à peine imaginer la bacchanale infernale qui a eu lieu la nuit précédente.

Le cèdre pleureur a pleuré rouge, ses troncs et ramifications serpentes couverts d'une peinture de sang.

Çà et là des signes cabalistiques gravés au couteau, allant de croix renversées, à têtes de boucs hilares, de cercles concentriques lovés au nombre de Zephirod.

Le plus intrigant au-delà de ces signes lucifériens reste l'application des auteurs à graver méthodiquement le nom des archanges et anges de l'arbre de vie et ses démons avec une application méticuleuse.

Aucune trace d'ADN n'a été retrouvée sur les lieux. Ce que l'on peut dire, par-delà l'outrage à la beauté et à son essence, c'est l'étrangeté de notre époque qui pousse les âmes damnées, aurait dit Dante, à se livrer à d'étranges exorcismes en choisissant des totems animaux, architecturaux ou végétaux.

Triste époque où le sacré n'a plus de valeur, la beauté du monde non plus, pourvu que l'on sacrifie à ses idoles au moyen d'incantations bibliques si le besoin s'en fait ressentir.

Triste époque d'humains dénaturés qui se prennent pour dieu ou diable, c'est selon, aussi orgueilleux que le prince des ténèbres, saccageant la planète le jour ou la nuit et parlant à tue-tête d'écologie et de climat.

Sermonnant, adressant des diatribes enflammées tels des Savonarole habités, menaçant un doigt pointé vers le ciel, et se déplaçant le lendemain en jet pour assister aux grandes messes planétaires.

Combien de multinationales déversant leurs produits polluants ? Combien de centrales à charbon crachant les particules fines emportées au gré des vents, combien de panneaux solaires non recyclables, envoyés au bout du monde dans des décharges improbables ? Combien d'intérêts privés hypocrites ? Les pompiers pyromanes existent, nous le savons tous, attirés comme des papillons par le feu. Notre époque est hantée, prométhéenne, et nombre d'humains ont les yeux grands fermés.

Pascale Sueur

— Consigne 2

Après la lecture d'un extrait d'*Échec à la reine*, de Valérie Valeix, dans lequel l'héroïne, Audrey, retrouve son mentor en apiculture, dit le « Papé », mort chez lui, imaginer la suite du récit, en choisissant l'une des deux options suivantes : 1) le crime est celui d'un rôdeur ; 2) le crime est celui d'un groupe industriel.

Pourquoi le Papé est-il mort ?

Audrey était plongée dans ses réflexions quand le téléphone sonna. Elle n'avait pas son portable sur elle. Elle dut donc se précipiter dans son bureau pour le prendre. « Oui ! », s'écria la jeune femme, essoufflée. « C'est moi, le Papé », répondit une voix sépulcrale. « Pourrais-tu passer chez moi ? J'ai une nouvelle incroyable à te confier. C'est compliqué à dire au téléphone. Dépêche-toi ! » Il raccrocha.

Audrey n'avait pas eu le temps de répondre. Ce n'était pas le genre du Papé de raccrocher tout de suite. D'habitude, il était très volubile au téléphone. Avec lui, on avait même souvent du mal à couper court à la conversation...

Vaguement inquiète, Audrey courut vers sa voiture et démarra en trombe. Sur la route, elle eut des difficultés à dépasser un convoi exceptionnel et un tracteur chargé de ballots de paille. Elle mit donc plus de temps que d'habitude pour arriver chez son ami.

Une fois sur place, elle fut surprise de trouver fermées les portes de la Mansarde, la propriété du Papé. D'habitude, elles étaient ouvertes de jour comme de nuit. Le reflet de la personnalité de celui qu'elle considérait comme son mentor, accueillant tous ceux qui passaient par là.

Audrey dut donc passer par un trou dans le grillage. Elle ressentait comme un sentiment étrange qui lui donnait la chair de poule. Elle appela : « Papé, Papé ! » Soudain, elle entendit un chien hurlant à la mort. C'était Albert, le chien du domaine, qui ne quittait jamais son maître.

La jeune femme courut dans le salon de la Mansarde, grande pièce donnant sur un pré et remplie de meubles rustiques, de pendules, de statuettes et d'objets ramenés par le maître des lieux de ses voyages dans le monde entier. Des livres et des revues traînaient sur la grande table. Elle les connaissait par cœur. Combien de fois les lui avait-elle empruntés pour les lire !

Albert était planté devant la table. Son maître gisait à côté, couché sur le flanc, son téléphone près de lui. Paniquée, Audrey se précipita. Elle prit le pouls du Papé qui ne répondait pas. Elle ouvrit sa chemise pour écouter le cœur qui ne battait plus. Elle n'arrivait pas à y croire : le Papé était mort.

Elle ne savait que faire. L'homme gisant devant elle n'avait aucune famille. Il n'y avait donc pas de proche à prévenir en urgence. Il ne restait qu'une seule chose à faire : contacter les gendarmes. Et attendre leur arrivée. Elle composa le 17 sur son téléphone en précisant le nom et le prénom de la victime, son propre nom, l'adresse de la Mansarde...

Sachant qu'il ne fallait toucher à rien, Audrey fit un tour dans la maison pour tenter de trouver des indices, Albert sur ses talons. Elle ne remarqua rien de particulier. Tout semblait normal.

Elle finit par s'asseoir à la table pour attendre les représentants de la loi. Son regard fut alors attiré par un dossier sur lequel avait été écrite à la hâte une formule chimique. Des hiéroglyphes pour la jeune femme, apicultrice de formation, qui n'avait que très peu étudié la chimie...

Laurent Ribadeau Dumas

Crime en Gévaudan

Julia est fermière en Gévaudan. Sa ferme se situe au haut bout du village de Montjézieu, au lieu-dit le Clédat. C'est là qu'aboutit également la source principale du village, ainsi que le grand abreuvoir. Le soir, elle y mène ses vaches et ses moutons.

C'est auprès de l'abreuvoir que Julia rencontre le Papé.

Par le jeu des alliances, Julia et le Papé ont un lien éloigné de cousinage. Et disons-le d'emblée : Julia admire beaucoup le Papé pour son courage et son engagement.

Pendant que leurs bêtes se désaltèrent, Julia aime converser avec lui car il s'y connaît en termes de cultures traditionnelles. Il est un fervent défenseur de l'environnement et de la nature. En un sens, on pourrait le dire écologiste avant l'heure car il se bat contre les pesticides, pour la sauvegarde des sentiers de la draille, contre la construction de l'autoroute qui coupe ses champs en deux, pour et contre tant de choses.

On voit souvent le Papé promener ses chèvres et brebis dans les sentiers alentour pour les maintenir propres, afin de prévenir les incendies. D'ailleurs, on le suit à l'oreille, alerté par les clochettes qui tintinnabulent au cou de ses bêtes.

Mais ce soir, Julia ne voit pas le Papé arriver au Clédat.

Que se passe-t-il ? Le Papé avance en âge évidemment. Il peut avoir besoin d'aide.

Julia rentre donc ses bêtes, les nourrit, nettoie l'étable et change leur paille, puis elle se dirige vers la ferme du Papé, à Reynets, qui se trouve à l'écart du village, sur le versant opposé du vallon. Elle emprunte pour cela le chemin pierreux qui suit l'ancienne voie romaine sur une centaine de mètres avant de bifurquer vers la grange.

Julia est d'emblée étonnée d'entendre les vaches meugler sans fin dans le pré, car leurs pis gonflés débordent de lait. Ce n'est pas dans les habitudes du Papé qui ne manque jamais la traite pour récolter le lait crémeux et soulager ses bêtes.

Elle appelle le Papé mais aucune voix ne répond.

Plus étrange. La porte d'entrée est fermée alors qu'elle reste ouverte en permanence, sauf pendant le sommeil du Papé.

Julia écarte le rideau anti-mouches, ouvre la porte et pénètre dans la maison obscure. Une odeur lourde plane dans la salle unique et elle s'approche de l'alcôve où le Papé a sa couche. Il est couché en chien de fusil, tourné vers le mur. Elle se penche vers lui, veut le réveiller, le touche. Il est rigide, froid.

Julia s'effondre. Le Papé est mort ! Son socle, son monument est mort. Ce n'est pas possible. Julia sanglote.

En larmes, Julia erre du regard dans la salle, à la recherche de quelque élément reconfortant. Hélas, le banc est renversé, le pichet gît à terre, les tiroirs sont arrachés. Les sabots du Papé sont jetés sur le plancher noirci. La literie est chamboulée.

On dirait qu'une bagarre a eu lieu.

Julia scrute à nouveau le Papé et découvre avec horreur qu'un couteau est planté dans sa gorge.

Certes, le Papé est opposé à beaucoup de choses. De là à le tuer ! Qui peut lui en vouloir à ce point ?

Bien sûr, elle ne touche à rien, trouve le téléphone et appelle la gendarmerie.

On dépêche deux gendarmes depuis Marvejols, la sous-préfecture, qui héberge la célèbre statue de la Bête du Gévaudan, ce loup gigantesque qui terrorisait les populations à la fin du 18^e siècle.

Ils prennent un temps infini pour couvrir la vingtaine de kilomètres qui les sépare de Montjézieu par la nationale et qui serpente le long du Lot, au fond de la vallée.

Les gendarmes constatent la mort du Papé par homicide, relèvent les empreintes, inspectent la pièce désordonnée, puis se dirigent vers l'arrière-cuisine.

Toutes sortes de flacons sont renversées.

Dans un coin obscur de la souillarde gît un détonateur de dynamite et sur la paillasse, il reste les débris épars d'un pain de dynamite.

Julia revient vers son Papé et l'observe un long moment, silencieuse.

Le Papé avait le regard clair et doux.

Mais avec les sourcils broussailleux, le menton volontaire, et le nez busqué, il ressemblait à tous les vieux de la contrée. Il avait le teint cuivré des paysans qui vivent au grand air brûlant de l'été et la peau tannée de ceux qui affrontent les hivers rigoureux.

Puis les gendarmes interrogent Julia.

Certes, le Papé était un volontaire. Il avait des idées déterminées.

Le Papé ne voulait pas d'étrangers dans le coin.

Il redoutait les gitans qui volent les poules, et plus, s'il se trouve.

Il se méfiait des hippies qui s'affichent avec leurs cheveux longs et leur air inquiétant. Tous des drogués.

Bien sûr, le Papé était aussi révolté contre les travaux de l'autoroute.

Mais il n'était pas le seul. Les incidents se multipliaient sur le chantier. Récemment, on avait trouvé un pain de dynamite sous la chenille d'un engin de chantier. Au rythme des tombereaux de paille déchargés, et des charrettes de bouse déversées, les travaux ne seraient pas finis avant les grands froids de l'hiver. De sorte que l'on avait été obligé d'instaurer des rondes de surveillance nocturne pour prévenir tout incident.

Le Papé aurait-il trempé dans quelque méfait ? Mais non, ça ne pouvait pas être lui.

Pourtant les fragments de dynamite, trouvés sur la paille de la souillarde, ne manquaient pas d'éveiller les soupçons.

Sous ses allures de grand-père tranquille, le Papé avait-il eu une furieuse envie d'entraver le projet de l'autoroute, ou du moins de causer le maximum de tracas ?

À ce stade, l'enquête se déplaça sur le lieu de l'autoroute.

On interrogea les équipes de chantier, qui n'avaient rien à dire, jusqu'à ce qu'un contremaître, affolé par la mort de l'homme, crache le morceau. Il y avait bien un paysan, un peu simple, désœuvré, qui traînait dans le coin. Une fois, il avait vu le chef des travaux parler avec lui. C'était la semaine dernière. Depuis, d'ailleurs, on ne le voyait plus.

Au village, on l'appelait le Clément.

Une battue fut organisée pour retrouver l'homme disparu.

Longtemps, les gendarmes sillonnèrent champs et forêts. Ils finirent par cueillir le Clément à la Châtaigneraie, un vaste bois fleurant bon les champignons, non loin du cratère volcanique du Mont Pinès. Il était tapi, hébété et choqué, sous un rocher saillant.

On ramena le Clément à la gendarmerie. Il ne fut pas long à raconter l'histoire. Oui, on l'avait payé pour intimider le Papé.

5 000 francs, il avait reçu.

5 000 francs pour une bagarre d'intimidation qui avait tourné au drame !

Ses empreintes coïncidèrent avec les empreintes maladroitement effacées sur l'opinel du crime.

Claude Fontaine

Audrey sonne et, comme d'habitude, ouvre la porte. Horreur ! Elle découvre aplati sur le sol le corps inerte de son mentor. D'abord tout ébahie, elle réfléchit un instant. Que faire ? Sortir, fuir, aller prévenir les gendarmes ?

Non, faire preuve plutôt de courage, essayer de comprendre ou du moins récolter des indices. À côté du corps, elle distingue une mare de sang sec et semble apercevoir sur la nuque de l'homme des marques de coups. C'est de là qu'est sortie la blessure, une grande blessure béante semble-t-il.

Crime de rôdeur ? pense-t-elle. Voyons. Elle décide d'avancer à travers les autres pièces. Dans la cuisine, elle ne remarque rien de spécial. La nourriture

du petit déjeuner est posée sur la table. Le Papé devait être en train de prendre son petit déjeuner quand il a dû entendre quelqu'un rentrer en pensant peut-être que c'était elle. Elle décide de continuer à parcourir les pièces de la maison.

Le bureau se tient de l'autre côté de la salle à manger. Les tiroirs sont ouverts et elle aperçoit des empreintes graisseuses sur le bois. Le rôdeur a cherché quelque chose : de l'argent, des bijoux, des papiers ? La pièce laisse transparaître un air de « remue-ménage ». Mais qui aurait pu commettre un crime aussi horrible ? Le village de Sauzet est plutôt réputé tranquille. Très peu de faits divers s'y sont passés. On a bien entendu parlé récemment d'un SDF qui rôdait près du supermarché local et que l'on aurait vu traîner devant des maisons, cherchant à y dormir. Cela a donné lieu à un signalement sans plus ! Elle avait été un moment interpellée par un petit article dans le journal local mais sans plus. Serait-il venu dans la maison du Papé pour chercher à se cacher, à voler ? Audrey savait le Papé généreux, le cœur sur la main. Pourquoi un rôdeur se serait-il précipité sur lui pour le tuer ?

Soudain, la peur l'envahit de façon irrésistible. Oui, pense-t-elle, il vaut mieux fuir au plus vite ! Mais avant, elle veut encore inspecter le sous-sol où le Papé avait l'habitude d'entreposer son bois et aussi son trésor, le miel récolté.

La porte est ouverte ; il lui semble que quelqu'un est passé par là. Les outils ont été bousculés ; l'individu cherchait quelque chose, un outil tranchant peut-être. Elle remarque aussi de la sciure par terre et un grand plastique déposé sur le sol.

Le rôdeur aurait-il passé la nuit ici puis cherché à voler puis tuer la victime ? Prise de panique, elle n'en peut plus ; il lui faut sortir de là, courir et prévenir la police. Elle n'a rien touché sauf la porte d'entrée ! Ils mèneront l'enquête ! Oui, l'enquête fut partiellement menée ! Il s'avère que le rôdeur était un réfugié espagnol et ancien légionnaire qui avait agi de façon barbare avec une hache prise dans le hangar du sous-sol. Il avait été en effet signalé plusieurs fois près du supermarché. Il cherchait à regagner Paris et dormait dans les maisons comme il pouvait. Que s'était-il passé toutefois pour qu'il aille jusqu'au crime crapuleux ? Rien pour l'instant ne peut le dire. Le mystère reste entier et Audrey se remettra très difficilement de ce traumatisme.

Catherine Siemons

Un crime au goût de miel

Audrey se montra mi-inquiète, mi-heureuse après l'appel un peu impromptu du « Papé ». Ce surnom lui collait à la peau, avec son accent chantant, ses manières de paysan, son allure de patriarche. Cet homme, son mentor, tenait une grande place dans la vie de la jeune femme. C'est lui qui lui avait mis le pied à l'étrier lorsqu'elle prit la surprenante décision de reprendre l'exploitation familiale. Alors que tout son entourage cherchait à l'en dissuader, lui seul eut foi en ses capacités. Elle le savait, Audrey lui devait tout et bien plus encore. Alors si le Papé lui demandait de passer rapidement, elle ne réfléchissait pas bien longtemps, elle venait toutes affaires cessantes. Il lui fallait environ quarante minutes pour arriver jusqu'à lui. Le trajet empruntait les pires routes secondaires de la région mais elles offraient également un panorama de paysages qu'affectionnait tout particulièrement Audrey.

Le Papé vivait sur une propriété jouxtant au nord un bois de châtaigniers et au sud une prairie généreuse. C'est là que ses abeilles trouvaient l'essentiel des fleurs à butiner une fois les beaux jours revenus. Cette profusion végétale donnait à son miel une excellente réputation tant par la richesse de ses saveurs que par son exceptionnelle abondance. Abondance qui rendait certains de ses collègues apiculteurs moins chanceux, jaloux et envieux de sa production. Il faut dire que le Papé était un quasi orfèvre en matière de savoir apicole. Sa grande expérience, il l'avait généreusement partagée avec Audrey en qui il se reconnaissait dans ses jeunes années. Il avait foi dans cette jeune femme pleine d'avenir dans ce milieu presque exclusivement masculin.

Elle roula à vive allure dans cette campagne qu'elle aimait et se gara devant la maison de son mentor. Sa voiture à lui s'y trouvait également mais elle fut intriguée par la portière passager ouverte. Curieux car le Papé est toujours seul dans son antique 4L blanche.

Elle frappa deux coups. Pas de réponse immédiate. Elle décida d'entrer mais n'eut pas besoin de tourner la poignée. Elle poussa juste la porte et pénétra dans la maison très silencieuse. Elle songea d'abord à une de ces étourderies du vieil homme. Coutumier du fait, il ne prenait pas toujours de précautions concernant sa sécurité. « Bah, si on veut entrer chez moi peu importe que je me barricade, on trouvera bien un moyen pour le faire. » C'était sa philosophie personnelle, une vision simple et pragmatique de la vie.

Comme elle n'obtenait toujours pas de réponse à ses appels, elle décida de le chercher. Sa voiture est devant la maison, en toute logique il est là, pensa-t-elle. Il régnait un désordre peu habituel. Des papiers jonchaient le sol pas très reluisant, et les placards ouverts intriguaient. Parvenue devant la pièce faisant office de bureau, la porte entrouverte laissait voir des pieds sur le plancher.

Son cœur s'emballa dans sa poitrine, d'un coup sec elle la poussa et découvrit le terrible spectacle de l'apiculteur gisant sur le dos. Elle porta ses mains à la bouche pour étouffer un cri d'effroi.

Le Papé était mort, il avait les yeux ouverts regardant le plafond, la bouche déformée par un rictus et de sa tempe droite s'écoulait un mince filet de sang. Sa main tenait encore un revolver. Celui qu'il cachait dans un des tiroirs de son bureau. Il le tenait de son père. Il ne le gardait que pour le souvenir car chacun savait son aversion pour les armes à feu. Le couteau voilà une arme d'homme, un face à face plus loyal pour lui. Sur le bureau de bois noir, se trouvaient une machine à écrire électrique, vestige d'autrefois à l'heure de l'ordinateur, et une lettre dactylographiée. « Pardonne-moi, Audrey. Je n'en puis plus de me battre contre des moulins à vent. J'arrête tout et fais comme moi, lâche l'affaire. »

Une lettre d'adieu. Des larmes amères envahirent ses yeux couleur de ciel en colère. Non, ce n'est pas possible, pas lui. Jamais le Papé n'aurait capitulé devant les géants de l'industrie. Impossible pour cet éternel combattant de la nature et du vivant.

C'était forcément un meurtre, il ne pouvait être question d'un suicide. De son regard désespéré elle balaya la pièce en désordre. Elle n'osait pas faire un pas de peur de polluer la scène de crime. Laisser tout en place, la résolution de l'enquête en dépendait.

Mais rien ne l'empêchait de faire des constats sur ce qu'elle observait. Dans l'attente de l'arrivée des gendarmes appelés entretemps, il y avait des choses à observer. Déjà la lettre était truffée d'erreurs grossières. La machine à écrire, le Papé s'en servait uniquement pour ses courriers administratifs, son écriture étant difficile à déchiffrer il avait renoncé à les faire à la main. Pour ses proches en revanche il aimait prendre sa plume en or, reçue lors de sa grande communion, pour griffonner tous les petits mots qu'il envoyait. Et puis, son prénom mentionné sur le papier. Audrey c'était quand il était en colère contre la jeune femme comme la fois où elle avait renversé par accident une partie de la récolte. Non, lui c'était « ma petite abeille », « jolie butineuse » et toujours avec le respect d'un aîné à l'un de ses enfants. Enfin la pire de toutes les simagrées, le revolver dans sa main droite. Le Papé était un vrai gaucher, un de ceux que jamais on n'a pu contrarier quelles qu'aient été les brimades et les punitions. Alors oui, Audrey le savait, le vieil apiculteur venait de payer de sa vie son engagement contre les « monstres de la chimie » comme il le clamait haut et fort. Les puissants venaient de réduire au silence un homme de valeur.

Mais la jeune femme, les poings si serrés qu'ils en saignaient, jura solennellement sur la dépouille mortelle de l'homme à terre, que cet

assassinat ne restera pas impuni. Elle les traquera jusqu'au dernier pour lui rendre justice et exposer à la face du monde leur forfait.

Le Papé ne sera pas mort en vain, elle reprenait le flambeau comme un héritage qui s'imposait, un legs impossible à refuser. Désormais, elle aussi allait devoir mener le rude combat de la vérité.

Carmen Ferchault

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups – parc et maison de Chateaubriand

Directrice : Anne Sudre

Directrice déléguée aux publics : Véronique Martin-Baudouin

87, rue de Chateaubriand

92290 Châtenay-Malabry

01 55 52 13 00

vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr

Reproduction interdite © tous droits réservés

Mars 2024

ISBN : 979-10-93187-53-2

